

# Questions de communication

27 (2015)

L'alimentation, une affaire publique ?

Gabriela Steffen, Ayuko Sedooka, Theres Paulsen et Frédéric Darbellay

## Pratiques langagières et plurilinguisme dans la recherche interdisciplinaire : d'une perspective *mono* à une perspective *pluri*

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Gabriela Steffen, Ayuko Sedooka, Theres Paulsen et Frédéric Darbellay, « Pratiques langagières et plurilinguisme dans la recherche interdisciplinaire : d'une perspective *mono* à une perspective *pluri* », *Questions de communication* [En ligne], 27 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 19 octobre 2015. URL : <http://questionsdecommunication.revues.org/9862>

Éditeur : Presses universitaires de Nancy  
<http://questionsdecommunication.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://questionsdecommunication.revues.org/9862>  
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Cet article a été téléchargé sur le portail Cairn (<http://www.cairn.info>).



Distribution électronique Cairn pour Presses universitaires de Nancy et pour Revues.org (Centre pour l'édition électronique ouverte)  
Tous droits réservés

## > NOTES DE RECHERCHE

### GABRIELA STEFFEN

Centre interfacultaire en droits de l'enfant  
École de langue et de civilisation françaises  
Université de Genève  
CH-1211  
gabriela.steffen@unige.ch

### AYUKO SEDOOKA

Centre interfacultaire en droits de l'enfant  
Université de Genève  
CH-1950  
ayuko.sedooka@unige.ch

### THERES PAULSEN

td-net réseau pour la recherche  
transdisciplinaire  
Académie suisse des arts et des sciences  
CH-3001  
theres.paulsen@scnat.ch

### FRÉDÉRIC DARBELLAY

Centre interfacultaire en droits de l'enfant  
Université de Genève  
CH-1950  
frderic.darbella@unige.ch

## PRATIQUES LANGAGIÈRES ET PLURILINGUISME DANS LA RECHERCHE INTERDISCIPLINAIRE : D'UNE PERSPECTIVE MONO À UNE PERSPECTIVE PLURI

**Résumé.** — La recherche se pratique dans la communication et l'interaction entre chercheurs et les savoirs se construisent, se (re)formulent et se transforment par le langage. Les pratiques langagières jouent alors un rôle central et structurant dans l'échange entre collègues chercheurs, ainsi que pour l'élaboration des contenus de recherche liés aux langues et aux cultures scientifiques auxquelles elles font appel. Les pratiques plurilingues dans la recherche scientifique engendrent une forme d'interdisciplinarité, en ce qu'elles offrent un moyen de mettre en relation des chercheurs issus de langues-cultures différentes. En effet, ceux-ci se réfèrent souvent à des cultures scientifiques et des traditions de recherche variées et élaborent ensemble des savoirs par des pratiques langagières en relation à des langues et/ou des langages disciplinaires divers. Une des spécificités de la recherche interdisciplinaire est la diversification des approches liées aux différentes disciplines. Pour envisager cette diversité, il s'agit d'adopter un regard *interdisciplinaire* ou une perspective *pluri*. Une perspective plurilingue participe, dans ce sens, à une perspective interdisciplinaire et cela implique un changement de posture de la part des chercheurs, qui cherchent à travailler dans et avec la pluralité pour aborder un questionnement et à se confronter à l'altérité pour trouver des réponses nouvelles, à intégrer une pluralité de perspectives issues d'horizons linguistiques et disciplinaires divers pour développer un regard plus global sur la complexité et ouvrir de nouvelles pistes.

**Mots clés.** — Interdisciplinarité, recherche interdisciplinaire, plurilinguisme et science, pratiques de recherche, construction des connaissances, langages disciplinaires, cultures scientifiques.

**L**a recherche se pratique dans la communication et l'interaction entre chercheurs et la science et les savoirs se construisent, se (re)formulent, se transmettent et se transforment, sont « mis en circulation » (Darbellay, 2012 : 12) dans et par le langage. Les pratiques langagières jouent alors un rôle central et structurant non seulement dans l'échange entre collègues chercheurs et/ou avec des partenaires de recherche externes et des acteurs sur le terrain, mais aussi pour l'élaboration des contenus de recherche plus ou moins intimement liés aux langues et cultures scientifiques auxquelles elles font appel. Dès lors, se pose la question du rôle des pratiques langagières et du plurilinguisme, car la recherche – qu'elle soit plus ou moins monodisciplinaire ou pluri-, inter- et/ou transdisciplinaire<sup>1</sup> – met en contact non seulement diverses disciplines, mais *in praxi* en premier lieu divers chercheurs venant d'horizons disciplinaires et souvent aussi linguistiques différents. Par conséquent, les chercheurs doivent trouver un langage commun pour collaborer et négocier afin d'élaborer ensemble, transmettre et mettre en œuvre des savoirs scientifiques.

Dans la mesure où la recherche interdisciplinaire s'appuie sur plusieurs disciplines pour répondre à un questionnement, il est d'autant plus important de tenir compte de la dimension langagière dans son étude. En effet, différentes disciplines ou domaines disciplinaires reposent sur des terminologies et usages spécifiques, voire sur différents langages disciplinaires (Bertrand, Schaffner, 2008 ; Beacco, Moirand, 1995 ; Moirand *et al.*, 1995 ; Petit, 2010 ; Defays, Englebert, 2009 ; Roelcke, 2005). Les pratiques langagières peuvent également varier d'une approche scientifique à l'autre, d'une école de pensée ou d'une communauté de pratique à l'autre<sup>2</sup>. La dimension plurilingue introduit la question de la pluralité des perspectives liées aux langues, cultures et traditions de recherche, mais aussi celle de la diversification des perspectives sur un objet de recherche liée à la diversification des moyens langagiers et des manières de verbaliser les contenus de recherche, de mettre en discours les concepts scientifiques. Mettre en contact les langues dans les pratiques de recherche revient donc à travailler avec plusieurs perspectives disciplinaires et à accomplir en quelque sorte une forme d'interdisciplinarité.

Des travaux récents sur le plurilinguisme dans les pratiques de recherche et d'enseignement à l'université observent, d'une part, les représentations sociales quant à la-les langue-s employée-s dans l'enseignement universitaire et la recherche et analysent, d'autre part, les pratiques d'enseignement universitaire *in situ* (Gajo, Steffen, 2014 ; Gajo *et al.*, 2013 ; Serra, 2011 ; Berthoud *et al.*, 2011, 2013)<sup>3</sup>. Le monde universitaire semble notamment chercher la balance entre

<sup>1</sup> Pour les définitions de la pluri-, de l'inter- et de la transdisciplinarité, voir, entre autres travaux, F. Darbellay et T. Paulsen (2011).

<sup>2</sup> Voir aussi les études des spécificités des discours disciplinaires dans l'enseignement bi-plurilingue aux niveaux secondaire II et tertiaire variant à l'intérieur d'une langue et/ou d'une langue à l'autre (Steffen, 2013 ; Coste, 2003a, 2003b ; Gajo, Serra, 2000 ; Vollmer, 2009).

<sup>3</sup> Voir aussi M. Pamula-Behrens et L. Gajo (2013).

l'utilisation de l'anglais, langue internationale, dans la communication scientifique principalement pour la dissémination et la valorisation de la recherche et celle de la-de langue-s nationale-s et régionale-s s'inscrivant dans des cultures et traditions de recherche diverses. L'observation des représentations sociales et des pratiques d'enseignement bi-plurilingues au niveau universitaire révèle deux tendances. La première considère la langue prioritairement comme un outil de communication, relativement indifférent aux objets véhiculés et devant servir avant tout à communiquer et transmettre des contenus de recherche de manière la plus efficace et transparente possible. La seconde la voit aussi comme un outil de construction, de médiation qui façonne les savoirs et intervient dans l'élaboration des savoirs et dans la pratique scientifique (Gajo, Steffen, 2014 ; Gajo et al., 2013).

Nos réflexions et données sur les pratiques de recherche interdisciplinaires sont issues du projet « Analyzing Interdisciplinary Research : From Theory to Practice. Case Studies in the Swiss University Context »<sup>4</sup> ayant pour objectif principal l'analyse empirique de la mise en œuvre de l'interdisciplinarité par les chercheurs dans des contextes académiques spécifiques, dans le champ des sciences humaines, des sciences sociales, des sciences naturelles, des sciences médicales et des sciences et techniques de l'ingénieur; voire à l'interface entre ces domaines du savoir. Les données proviennent de dix centres ou structures universitaires suisses (voir figure 1), dont cinq sont suisses romands et cinq suisses allemands, et elles concernent 24 domaines de recherche différents (droits culturels, écologie humaine, humanités digitales, urbanisme, etc.), dont la plupart comportent un caractère transversal entre disciplines et champs scientifiques (par exemple, le développement durable et la santé publique). Les analyses à travers des méthodes mixtes, combinant des approches quantitatives et qualitatives, portent sur plusieurs types de données : documentation officielle (sites web, brochures et rapports institutionnels, documentation et publications de projets de recherche, publications des chercheurs), questionnaire en ligne, entretien semi-directif et *focus group*<sup>5</sup>.

Nous observons la question des pratiques langagières et du plurilinguisme à plusieurs niveaux : (1) l'usage de plusieurs langues (français, allemand, anglais) dans la communication institutionnelle (sites web) ; (2) les langues premières et celles que les chercheurs disent utiliser dans le cadre de leurs activités de recherche (questionnaire) ; (3) les représentations et les discours des participants-chercheurs sur leurs pratiques langagières, ainsi que les enjeux du plurilinguisme pour le processus de recherche et la collaboration entre collègues (questionnaire, entretiens semi-directifs, *focus groups*). Pour conclure, nous montrons que mettre en contact les langues dans les pratiques de recherche

<sup>4</sup> Le projet de recherche « Analyzing Interdisciplinary Research : From Theory to Practice. Case Studies in the Swiss University Context » a été financé par le Fonds national suisse (Requête n° CRII11\_143816) (2013-2014), dirigé par F. Darbellay (requérant principal) et mené par une équipe de recherche composée de F. Darbellay, A. Sedooka, T. Paulsen, G. Steffen.

<sup>5</sup> Pour plus de détails, voir F. Darbellay et al. (2014).

revient à travailler avec plusieurs perspectives disciplinaires et à accomplir en quelque sorte une forme d'interdisciplinarité. Ainsi une perspective plurilingue participe-t-elle à une perspective interdisciplinaire, dans le sens qu'elle implique un changement de posture de la part des chercheurs qui travaillent dans et avec la pluralité pour aborder un questionnement complexe et qui articulent une pluralité de perspectives disciplinaires pour viser un regard plus global (4).

## Langues utilisées sur les sites web des institutions

Les cinq instituts suisses romands étudiés utilisent tous plusieurs langues sur leurs sites web : en plus des sites en français (une des trois langues nationales et la langue de la région dans laquelle s'implantent ces derniers), on trouve des sites en anglais pour chacun des cinq instituts, auxquels s'ajoutent des sites en allemand pour deux d'entre eux (dont l'institut qui s'insère dans une université officiellement bilingue français-allemand)<sup>6</sup>. En revanche, les cinq instituts suisses allemands ne disposent pas tous de sites web en plusieurs langues et seuls deux d'entre eux utilisent principalement l'allemand (une des langues nationales et la langue de la région). Il est intéressant de noter que deux de ces instituts se servent uniquement de l'anglais pour la communication sur leurs sites web.

Figure 1. Langues utilisées sur les sites web.

Institut	Langue(s) de la région	Langue de dénomination de l'institut	Langues utilisées sur les sites web*
Cas 01	français	français	<i>français et anglais</i>
Cas 02	français	français	<i>français et anglais</i>
Cas 03	français	français	<i>français et anglais**</i>
Cas 04	français/suisse-allemand	français	<i>français, allemand et anglais</i>
Cas 05	français	français	<i>français, anglais et allemand</i>
Cas 06	suisse-allemand	anglais	<i>anglais, allemand***</i>
Cas 07	suisse-allemand	allemand	<i>allemand et anglais</i>
Cas 08	suisse-allemand	anglais	<i>anglais</i>
Cas 09	suisse-allemand	allemand	<i>allemand</i>
Cas 10	suisse-allemand	anglais	<i>anglais</i>

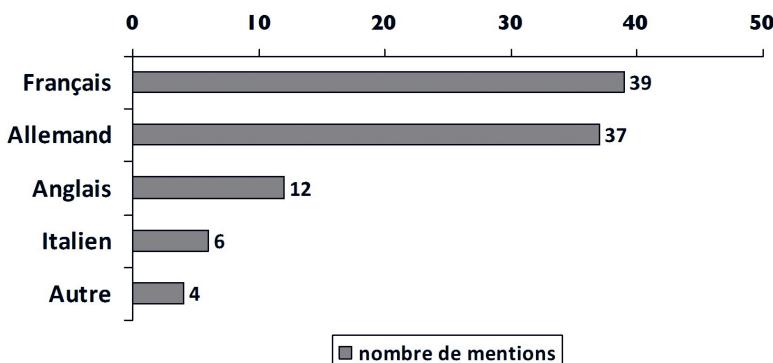
\* Langue dominante en italique.  
 \*\* Certaines pages sont uniquement en anglais.  
 \*\*\* Sur la première ligne de leurs sites web, il est indiqué que : « *all published documents in all languages* ». Nous observons toutefois, l'usage dominant de l'anglais.

<sup>6</sup> Certains instituts ne traduisent que la page d'accueil, d'autres, tous leurs sites web. L'usage des différentes langues est donc plus ou moins équilibré selon les instituts.

## Langues premières et langues de travail des chercheurs

Il est peu surprenant que les langues premières<sup>7</sup> des participants-chercheurs les plus représentées sont l'allemand (LI de 37 personnes sur 65) et le français (29 sur 65), deux langues nationales qui correspondent aux langues des régions dans lesquelles sont implantées les dix institutions étudiées. Par ailleurs, il est intéressant de noter que l'anglais, langue de diffusion internationale de la recherche, figure à la troisième place comme langue première de 12 des participants-chercheurs (sur les 65), avant l'italien troisième langue nationale et quatre autres langues (albanais, arabe, portugais, suédois) (voir figures 2). Dix des chercheurs anglophones travaillent dans les instituts suisses romands à l'étude qui, pour le reste, présentent légèrement plus de diversité au niveau des langues premières des chercheurs. En outre, les participants-chercheurs des instituts suisses romands sont plus nombreux à indiquer plus d'une langue première que ceux des instituts suisses allemands (voir figures 2).

**Figure 2a.** Langue(s) première(s) des participants-chercheurs<sup>8</sup> : graphe.



<sup>7</sup> Les langues premières sont déclarées comme telles par les participants-chercheurs dans le questionnaire.

<sup>8</sup> Question VI-7 : « Quelle est (sont) votre (vos) langue(s) première(s) ? Il est possible de cocher plusieurs réponses ». Quatre chercheurs ont cité une langue dans « autre » : albanais, arabe, portugais, suédois.

Figure 2b. Langue(s) première(s) des participants-rechercheurs : tableau<sup>9</sup>.

VI-7. Quelle est (sont) votre (vos) langue(s) première(s) ?								
Cas suisses romands					Cas suisses allemands			
CP					CP			
A1			E		A6	D		
B1	F		E		B6	D		
C1	F		E		C6	D		
D1	F				D6	D		
E1	F				E6	D		
A2	F				F6	D		
B2	F		E		A7	D		
C2	F				B7	D		
D2	F				C7	D		
E2	F				D7	D		
F2	F	D	E	I	E7	D		
A3	F				F7	D	E	
B3	F				A8	D		
C3	F		E	I	B8	D		
D3	F				C8	D		
E3	F				D8	D		
F3	F				E8	D		
G3	F		E		F8	D		
A4	F				A9	D		I
B4	F				B9	D		
C4	F				C9	D		
D4	F		E	I	P	D9		D
E4	F		E	I	AL	E9		D
F4	F					F9		D
A5		D				G9		D
B5		D				A10		D
C5	F	D	E			C10		D
D5		D		I		D10		D
E5	F				SU	E10		D
F5	F					F10		D
G5		D				G10		D
H5	F					H10	F	
						J10	F	E
								AR

D : allemand ; E : anglais ; F : français ; I : italien ; P : portugais ; AL : albanais ; AR : arabe ; SU : suédois

<sup>9</sup> La première colonne (CP) correspond aux sigles des chercheurs participants anonymisés.

Lorsqu'on s'intéresse aux langues que les chercheurs utilisent dans les diverses activités de recherche, on constate qu'un seul des 65 chercheurs interrogés par questionnaire ne travaille qu'avec une seule langue, à savoir l'anglais. Une petite minorité d'entre eux indiquent, à côté de leur langue dominante, l'anglais uniquement pour les activités de dissémination de la recherche et/ou de lecture. Tous les autres utilisent deux ou trois, voire quatre langues dans les diverses activités de recherche, dont leur langue première et l'anglais (voir figure 3).

**Figure 3.** Langues de travail.

**Question VI-8. Quelle(s) langue(s) utilisez-vous pour les activités suivantes ?**

F : français D : allemand E : anglais I : italien SP : espagnol P : portugais SU : suédois AL : albanais AR : arabe

CP	Communication orale	Communication écrite	Séances de recherche	Conférences et séminaires	Lecture	Publications
C1	F	F, E	F	F	E, F	E
D1	F	F	F	E	E	F, E
E1	F	F	F	F, E	F, E	F
A1	E, F	E, F	E, F	E, F	E, F	E, F
B1	F, E	E, F	E, F	E	E	E
A2	F, E	F, E	F, E	F, E, D	F, E, D	F, E
F2	F	F	F	E	E	E, F
D2	F	F	F	F, E	F, E, D	F, E
C2	F, E	F, E	F	F, E	F, E	F, E
E2	F, E, D	F, E	F, E, D <sup>1</sup>	F, E	F, E, D, I	F, E
B2	F	F	F, E	F, E	F, E	F, E
B3	F, E, SP	F, E, SP	F, E	F, E	F, E, SPD	F, E
D3	F, E	F, E, (D)	F, E, (D)	F, E	F, E, D	E, F
F3	F	F	F	F, E	F, E, I	F, E
A3	F, E, I	F, E, I	F, E, I	F, E	F, E, I	F, E
C3	F, E	F, E	F, E <sup>2</sup>	F, E	F, E, I	F, E <sup>3</sup>
E3	F, E	F, E	F	F, E	F, E, D, I	F, E
G3	F	F	F	E	F, E	F, E
E4	I, AL, F	I, AL, E, F	I, AL, E, F	I	I, AL, E, F	I, AL, E, F
C4	F, E, D, I	F, E	F, E	F, E	F, E, D, I	F, E
A4	F, D, E	F, E	F, D, E	F	F, E, D	F
F4	F, E	F, D	F, E	F, E	F, E	F, E
B4	F	F	F	F	F, E, D	F
D4	F, I, P	F	F	F	F, L, E	P, F
B5	F, D, E	F, D, E	F, D	F, D, E	E, D, F, SP	D, E, F
F5	E, F	E, F	E, F	E	E, F	E, F
D5	D, F	D, E, I, F	D, F, E, I	D, F, E, I	D, F, E, I	D, F, E, I
A5	F, E, D	F, E, D	F, E, D	F, E, D	F, E, D	E, D, F
C5	F, E, D	F, E, D	F, E	E, F	F	E, F
H5	F	E	F, E	F, E	E, F	E, F
G5	D, E, F	E, D, F	F, D, E	E	E, D	E
E5	F, E, I, SU, D	F, E, I, SU	F, E, I, SU	F, E, I, SU	F, E, I, SU, D	F, E, I
E6	D, E	D, E	D, E	D	D, E	D
C6	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
F6	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
A6	D, E	D, E	D, E	E, D	E, D, F	E, D
B6	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
D6	E, D	E, D	E	E, D	E, D	E
A7	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
C7	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
B7	E	D	D	E	E	E
F7	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	E, D
E7	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
D7	D <sup>4</sup>	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
E8	D, E	D, E, F	D, E	D, E		
B8	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E, F	E, D
A8	D, E, F, P	D, E	D, E, P	D, E, P	D, E	D, E
C8	E	E	D, E	D, E	D, E, P, F	D, E
D8	D, F, SP, E	D, F, SP, E	D, F, E	D, F, E	E	E
F8	E	E	E, D	E, D	D, F, SP, E	D, E
G9	D, E	D, E	D	D	E, D, F	E
C9	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E	D, E
A9	D, E, F, I	D, E	D, E, F	D, E	D, E, F, I	D, E
F9	D, E	D, E	D	D, E	D, E, F, I	D, E
E9	D, E	D, E	D	D	E, D	E, D
D9	D	D	D	D	D, E, F	D, E
B9	D	D	D	D, E	D, E, F	D
C10	D, E	D, E	E, D	E	D, E	D, E
F10	E	E	E	E	E	E
H10	F, AL	F, AL	F, E	F, E	E	E
A10	E, D	E, D <sup>4</sup>	E, D <sup>2</sup> , F	E, D <sup>2</sup> , F	F, E	F, E
E10	E, D, F	E, D, F	E, F	E, F	E, D <sup>2</sup> , F	E, D <sup>10</sup>
D10	D, F, E, I, AR	D, F, E,	D, F, E,	D, F, E,	E, D	E, F, D
G10	E, F, D	E, F, D	E, F	E, F	D, F, E,	D, F, E,
J10	F, E, AR	F, E	F, E	F, E	E, F, D	E, F, D

<sup>1</sup> Pour cette dernière, cela dépend du contexte disciplinaire.

<sup>4</sup> Peu.

<sup>2</sup> Souvent.

<sup>7</sup> Rarement.

<sup>3</sup> Parfois.

<sup>8</sup> Peu.

<sup>4</sup> Principalement.

<sup>9</sup> Peu.

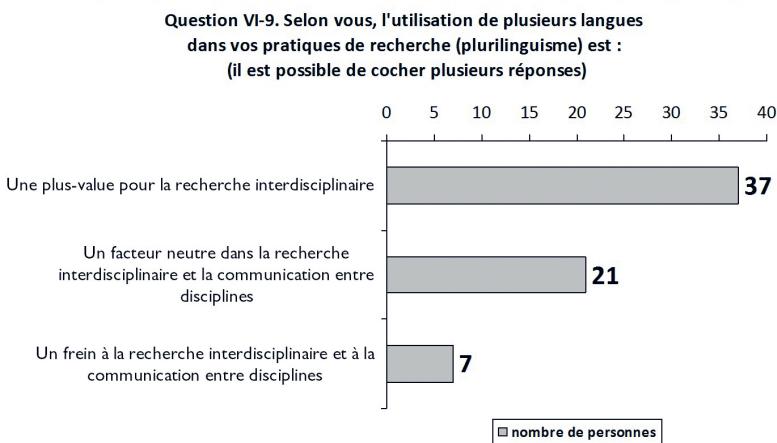
<sup>5</sup> Au travail ??

<sup>10</sup> Peu.

## Plurilinguisme dans les pratiques de recherche

Les résultats du questionnaire montrent que, de manière générale, l'utilisation de plusieurs langues dans les pratiques de recherche est ressentie comme une plus-value : la majorité des participants-chercheurs (37 sur 65) perçoivent le plurilinguisme comme une plus-value, près d'un tiers y voient un facteur neutre et très peu d'entre eux un frein à la recherche interdisciplinaire (voir figure 4). Si l'on regarde de plus près les différentes études de cas, une majorité des participants chercheurs de tous les cas en Suisse romande déclarent que, dans leurs pratiques de recherche, l'utilisation de plusieurs langues représente une plus-value et aucun d'entre eux n'y voit un frein. Pour ce qui est des cas suisses allemands, en revanche, les résultats sont plus variés : dans tous les instituts, un ou deux chercheurs voient le plurilinguisme comme un frein pour la recherche interdisciplinaire, la majorité le perçoivent comme un facteur neutre, un plus petit nombre disent qu'il est une plus-value. Dans un seul cas, ils sont la majorité à attribuer à l'utilisation de plusieurs langues un rôle positif dans leurs pratiques de recherche.

Figure 4. Plurilinguisme dans les pratiques de recherche.



De manière analogue, cette tendance semble se refléter dans leurs explicitations dans les entretiens semi- directifs et les *focus groups* dans lesquels nous les avons interrogés à propos des enjeux liés, selon eux, au plurilinguisme dans l'élaboration des cadres théoriques et, plus particulièrement, dans le travail avec des approches théoriques et des concepts établis dans différentes langues et pour la collaboration entre chercheurs. Dans les grandes lignes, le plurilinguisme est ressenti, d'une part, comme une plus-value, lorsque les participants réfléchissent à la possibilité de mobiliser et de combiner différents courants et approches théoriques issus des différentes langues-cultures scientifiques. D'autre part, et souvent en parallèle, la question du plurilinguisme soulève la problématique

de l'intercompréhension lors de la collaboration, que les participants mettent en rapport avec les langues utilisées et/ou le langage spécialisé, spécifique aux disciplines ou domaines en question, mais aussi avec les différents univers théoriques mobilisés. Les éventuels obstacles liés à cela sont vus comme gérables et peu importants par les chercheurs, qui se disent en général habitués à collaborer dans plusieurs langues.

## Absence d'enjeux liés au plurilinguisme dans des situations de communication endolingues

Un certain nombre de participants-chercheurs perçoivent le plurilinguisme comme un facteur neutre pour leurs pratiques de recherche interdisciplinaires. La raison se décèle dans le discours de ces derniers – dans les entretiens semi directifs et les *focus groups* – autour de la question sur les enjeux de l'utilisation de plusieurs langues dans la collaboration entre collègues. Le plurilinguisme n'entraînerait ni avantages, ni inconvénients, lorsque les situations de communication sont décrites comme étant endolingues, c'est-à-dire lorsque les collaborateurs partagent les répertoires linguistiques utilisés et les traitent comme symétriques, et non problématiques pour la collaboration (Lüdi, Py, 2003 ; Gajo et al., 2013). Ces situations de communication peuvent fonctionner selon deux modes : un mode unilingue ou un mode bi-plurilingue (Grosjean, 2008). En effet, lorsqu'ils collaborent<sup>10</sup>, ces chercheurs décrivent soit des équipes de recherche qui échangent dans une seule langue (la L1 ou langue dominante), soit des équipes plurilingues, habituées à un fonctionnement plurilingue. Par exemple, le fait que les chercheurs aient diverses origines linguistiques ne pose pas de difficultés particulières pour l'échange entre collègues chercheurs, grâce à leur plurilinguisme respectif et un fonctionnement plurilingue de l'équipe. D'ailleurs, une compétence plurilingue est jugée comme indispensable et devient un critère d'engagement pour A5<sup>11</sup>, d'où l'absence d'enjeux attribués au plurilinguisme :

(I) « Normalement on parle... allemand ou anglais ou français. [...] On trouve toujours une langue pour communiquer, c'est pas du tout un problème, mais ce sont aussi souvent des gens qui ont l'habitude de travailler dans plusieurs langues. [...] Et souvent aussi dans mes recherches, bon soit que j'ai des collègues européens, mais aussi des recherches... [se passent] en Suisse, je travaille souvent sur deux villes par exemple. Toujours une ville germanophone et une ville francophone. Donc en tout cas, il me faut des collaborateurs, des collaboratrices qui maîtrisent les deux langues. Donc... en fait pour moi, c'est un critère souvent pour engager quelqu'un – que la personne maîtrise l'anglais on en discute même pas, ça c'est clair; il faut que la personne le maîtrise – mais aussi... l'autre langue nationale en fait. Pas l'italien, mais l'allemand ou le français. Pour moi, c'est plutôt un critère en fait. Donc quelqu'un qui parle que le français est non plus l'anglais, j'engagerais jamais. Parce que ça va pas, ni pour une carrière académique, ni pour un travail en équipe en recherche, rien » (86,A5,entretien).

<sup>10</sup> Par exemple le cas 09 : « Spielt kei rolle » (« ne joue pas de rôle », nous traduisons, 53,A9,entretien).

<sup>11</sup> Les données ont été anonymisées et les citations référencées de manière suivante: numéro de ligne (86), chercheur participant (A5), type de donnée (entretien).

De même, G3 se dit habitué à travailler en alternant français et anglais et ne voit pas d'enjeux liés au plurilinguisme (sauf des difficultés liées à la traduction, qu'il souligne ailleurs ; voir exemple 3) :

(2) « Moi ça me pose pas de problème de parler en français ou en anglais, je switche régulièrement de l'un à l'autre. Alors j'ai dû apprendre sur le tas, bien sûr; mais... je vois pas de différence » (81, G3, entretien).

Il est probable que cela tienne au fait que ses collègues soient tous francophones (« non alors là, on est tous francophones », 68, G3, entretien), ce qui est le cas également pour d'autres équipes (« oui, tout en français, oui. Bon... on est tous francophones », 79, D1, entretien) et que le français semble rester dans ces cas-là, la seule langue de négociation et d'élaboration des contenus scientifiques et l'anglais n'intervenir que dans la phase de valorisation et de dissémination des résultats de recherche et, donc, être employée comme un outil de communication uniquement (voir aussi Gajo *et al.*, 2013) :

(3) « Au final de toute façon, tout sera en anglais... enfin quand une présentation se fait en français, c'est toujours assez maladroit, parce qu'il faut... il y a des termes qui se traduisent pas... donc au final (l'idéal) ce serait que tout se fasse en anglais, surtout qu'en plus... vu que toutes mes présentations académiques... enfin, HORS campus... elles se font en anglais » (35, G3, entretien).

## Difficultés liées au plurilinguisme et langue véhiculaire : situations de communication exolingues

Un grand nombre de chercheurs mettent en avant certaines difficultés liées à l'utilisation de plusieurs langues dans les pratiques de recherche. Ceux-ci soulignent d'abord la nécessité de parler anglais, avant tout dans un contexte académique devenu de plus en plus « cosmopolite » (67, C2, entretien) et principalement, selon C2, dans les domaines des sciences de la nature et des sciences d'ingénieurs :

(4) « Si on travaille en sciences sociales avec des acteurs dans le domaine des sciences de la nature ou des sciences d'ingénieurs, ben on a affaire à beaucoup de gens qui parlent pas français... concrètement, donc... parce que dans les labos on parle anglais. Puisque... la population des laboratoires de recherche en physique, en biologie ou... en mathématiques... est totalement cosmopolite, les gens parlent anglais. Donc c'est vrai que si on parle pas anglais on a des gros problèmes » (67, C2, entretien).

Autrement dit, comme le précise un des participants-chercheurs au questionnaire (A10), la langue mondiale de la science est l'anglais, alors il s'agit de s'y adapter :

(5) « *Die Weltsprache der Wissenschaft ist English, also passen wir uns ein* » (A10, questionnaire).<sup>12</sup>

Quelques chercheurs interrogés rapportent notamment des difficultés liées au passage de la langue de travail des équipes (principalement le français ou l'allemand) dans laquelle ils négocient et élaborent les contenus scientifiques vers une langue véhiculaire (en général l'anglais *lingua franca*) utilisée pour communiquer les contenus

---

<sup>12</sup> « La langue mondiale de la science est l'anglais, alors nous nous adaptions » (nous traduisons).

et les résultats dans la phase de valorisation et de dissémination (conférences, publications ; voir aussi figure 3). Dans ce cas, ils mettent en lumière la question du transfert et de traduction des concepts d'une langue à l'autre, qui apportent chacune un éclairage et une interprétation (« manières de voir », 75, C5, entretien) et une explicitation (« manières d'exprimer », 75, C5, entretien) différentes :

(6) « Il y a des enjeux beaucoup plus grands qui sont de... comment... transférer des concepts français en allemand. Alors ça c'est clair... hein il y a des manières de voir et des manières d'exprimer certains problèmes en français... qui ne sont pas exprimés de la même manière... en allemand [...]. C'est difficile ensuite de les traduire pour eux dans des concepts opérationnels. Et on... s'est même rendu compte que... certaines traductions posaient problèmes et ont posé problèmes actuellement, parce que c'était aussi une partie d'évaluation d'une loi qui avait été en vigueur et la manière dont la loi a été traduit en français avait impliqué... des interprétations différentes... en Suisse romande. Donc là, c'était un peu des questions... de langue, mais... de traduction » (75, C5, entretien).

Lors de ce passage, les chercheurs se heurtent à l'opacité inhérente au langage qui fait que les ressources linguistiques ne sont pas des outils de communication transparents (Berthoud, Gajo, 2005a, 2005b) et se rendent à l'évidence que la traduction une à une, dans le sens d'un « transfert » ou d'une transcription « équivalente » d'un contenu est généralement impossible. En effet, formuler une idée, un contenu signifie le façonner avec les moyens propres à un répertoire linguistique et le reformuler dans une autre langue revient à le réinterpréter, le transformer.

Une autre difficulté soulignée relève du « transfert » des résultats d'un travail de terrain effectué dans une langue régionale (par exemple d'entretiens réalisés en français) vers une langue partagée dans le cadre du projet de recherche.

(7) « Il y avait des problèmes aussi [...] de transférer... les connaissances empiriques qu'on développait dans notre propre terrain, dans nos régions... qui étaient rapportés à des entretiens en français. Ensuite, comment transférer ces résultats empiriques... d'une langue à l'autre... dans le cadre du projet » (75, C5, entretien).

Ces enjeux sont d'autant plus importants que la-les langue-s locale-s utilisée-s sur les terrains d'enquête de certains projets de recherche ne font pas partie du répertoire du chercheur lui-même. Dans de tels cas, la question des langues est vue comme un « espace de tension » énorme (« *Spannungsfeld* », 47, A8, entretien).

Cela est notamment le cas pour A8 qui doit avoir accès aux connaissances locales dans des pays en voie de développement dont il ne parle pas la langue pour faire sa recherche académique accompagnatrice dans le domaine de la gestion durable du territoire (« *nachhaltige Landnutzung* », 47, A8, entretien) :

(8) « Di spraach-... schwierigkeit isch nächhäär o... eigentlech es riisigs spannungsfällt eifach. Auso i ha das sälber jitz [...] sehr starch erläbt, wil i ha... relativ... sicher öpppe 5 oder 6 workshops über 3 wuche im ne lokale kontext begleitet [...], konzeptionell begleitet. Und die hei, die meischte i re lokale sprach stattgfunde won i nid verstande ha oder mindeschents grossi teile hei i lokale gruppe stattgfunde, won i nid verstande ha. Aber das isch wirklech e schwierigkeit vo derthie nächhäär voll zum trage chunnt. Aber für üüs isch es eigentlech klar gsi,

*us em konzept use für nachhautigi landnutzg dass we mir dr aaschluss nid finde zum lokale wüsse, dass mer de eigentlech de mit üsem nachhauigkeitkonzept wie ufschwümme »*(47,A8, entretien).<sup>13</sup>

Ce chercheur précise alors qu'ils ont échoué là-dessus dans un projet au Mozambique qui a comme langue officielle le portugais, mais dont les participants sur le terrain d'enquête utilisaient principalement des langues locales. La question qui se pose alors pour A8 (49, A8, entretien) est celle de l'ethnographie participante pour laquelle il s'agit de créer des liens avec un groupe dans le but d'accéder aux connaissances locales et cela n'est possible qu'à travers la communication qui dépend des compétences langagières du chercheur (« sprachliche Möglichkeiten » 49, A8, entretien) :

(9) « Die würklechi grundlaag für d umsetzig und ou für ds potenzial vom lokale kenntnis, auso sowohl im bezug uf ds lokale... wüsse, dass das cha iifliesse wie das nächähr d umsetzig cha funktioniere, dass mer dert eigentlech [...] gschiteret si scho vo aafang aa. Auso vo däm här... isch nächähr d fraag wie wiit chasch du di iigää im sinn vorn ne ethnologische prozäss, wo du würklech teilnähmend bisch. Und teilnähmend heisst äbe, dass me würklech... mit dene gruppe verbindige schafft... lokal wo me sowiit chunnt, dass me... dr bezug würklech uufbout zu däm lokale wüsse beziehigswiis äbe dr sozial- ganz konket –bezug zu de träger vo däm... wüsse. Und das passiert eidüütig nurne über koomunikationsprozäss und die kommunikationsprozäss, die müesse i verschiedene äbenine loufe entspächend für... de sprachleche... möglechkeite, wo überhoupt besch töö. Und dert si mer natürlech hüufig im ene... eigentlech kritische berich vo... dene ablöif. Auso i ha das sehr starch erläbt we nächähr... ä workshop vouständig... eigentlech... aus houptspraach... portugiesisch louft im Mozambique. Aber eigentlech d houptspraach si lokali spraache won ig nid rede. Und mini partner rede de die –auso forschgpartner– rede die zum teil ä bitz » (49, A8, entretien)<sup>14</sup>.

Pour la réussite de la recherche appliquée et accompagnatrice tout particulièrement, il est important de développer les compétences linguistiques nécessaires pour fonctionner de manière optimale sur le terrain. Il ne suffit sans doute pas toujours

<sup>13</sup> « Puis la difficulté... de la langue est aussi... un énorme espace de tension en fait. Enfin je l'ai vécu moi-même maintenant [...] très vivement, parce que j'ai... relativement... accompagné certainement environ 5-6 ateliers de 3 semaines dans un contexte local [...] accompagné au niveau conceptuel. Et ceux-ci se sont déroulés, pour la plupart, dans une langue locale que je ne comprenais pas ou du moins ils se déroulaient en grande partie dans des groupes locaux que je ne comprenais pas. Mais ça c'est vraiment une difficulté qui y joue pleinement. Mais il était en fait clair pour nous, à partir du concept de gestion durable du territoire, que, si nous ne trouvons pas l'accès aux connaissances locales, que à ce moment nous nageons en fait comme à la surface avec notre concept de durabilité » (nous traduisons, 47, A8, entretien).

<sup>14</sup> « La véritable base pour la mise en œuvre et aussi pour le potentiel des connaissances locales... que ces connaissances locales peuvent être intégrées dans comment peut fonctionner ensuite la mise en œuvre, que nous y avons en fait [...] échoué déjà dès le début. Enfin... se pose ensuite la question jusqu'à quel point tu peux participer dans le sens d'un processus ethnologique, où tu es vraiment participant. Et participant veut dire justement qu'on... crée un vrai lien avec ces groupes... locaux où on arrive jusqu'à... construire un rapport à ces connaissances locales, respectivement – très concrètement – aux porteurs de ce... savoir. Et de toute évidence ça passe uniquement par des processus de communication et ces processus de communication ils doivent se dérouler à des niveaux différents selon les... compétences... langagières existantes. Et là, nous sommes bien sûr souvent en fait dans une... zone critique de... ces processus. Alors, je l'ai vécu très vivement quand ensuite... un atelier se déroule entièrement... en fait... en portugais... comme langue principale au Mozambique. Mais en fait la langue principale sont des langues locales que je ne parle pas. Et mes partenaires – enfin partenaires de recherche – les parlent un peu. » (nous traduisons, 49, A8, entretien).

de passer par des médiateurs ou des interprètes, car, comme A8 le souligne, les compétences du contenu coïncident avec les compétences linguistiques :

(10) « Und uf deren äbeni oder han i dr iidruck, han i einfach das problem vo dere vielsprachlichkeit... wo ... dr ... iibezug vo de lüüt und... cha eigentlech so mit dämm... jitz grad mit ethnologische methode [...]. Auso die... methodische biträgg, die bringe mer derthie eigentlech relativ guet häre. Hingäge d sprachproblematik han i ganz klar gseit, die isch äs enorms probleem, wüuu mir nid die nötigke kompetänze hei im lokale kontext für das optimal z mache. Auso u zugliich die inhaltechi kompetänz mit dr sprachkompetänz effektiv zämfällt, was eigentlech nötig wär » (51,A8, entretien)<sup>15</sup>.

Contrairement aux chercheurs qui n'attribuent pas d'enjeux au plurilinguisme (voir section 2.2.1), ceux qui soulignent des difficultés liées à la collaboration en plusieurs langues semblent décrire plutôt des situations de communication exoglingues où les répertoires linguistiques des collaborateurs (notamment en anglais ou dans des langues locales sur les terrains) sont traités comme asymétriques et donnent lieu à des ajustements dans l'interaction en vue d'une intercompréhension. De manière générale, lors de collaborations entre collègues chercheurs de langues différentes, l'intercompréhension réalisée grâce à l'utilisation de l'anglais *lingua franca* est relevée comme un avantage, sinon une nécessité pour la recherche, qui peut toutefois entraîner des « mécompréhensions » (75, C5, entretien) entre chercheurs dues à cette asymétrie de leurs répertoires linguistiques (Lüdi, Py, 2003 ; Gajo et al., 2013).

## La collaboration en anglais *lingua franca* et les échanges monolingues : des désavantages

De manière générale, selon un bon nombre de chercheurs, recourir à l'anglais *lingua franca* semble être une solution peu satisfaisante, et plus particulièrement dans l'échange avec des acteurs impliqués dans la mise en pratique (la politique ou les administrations locales par exemple) ou dans les projets de recherche faisant appel à des partenaires externes (« transdisziplinäre Partner », 67, A6, entretien ; « stakeholder » 51-53, B6, entretien). Les échanges perdent en vivacité (« unlebendig », 67, A6, entretien), en profondeur (« Tiefe », 51-53, B6, entretien) et en précision (« Präzision », 51-53, B6, entretien) au niveau de la compréhension et en clarté (« Unschärfe », 51-53, B6, Entretien) au niveau du contenu :

(11) « Mir hei halt i gwüssne projekt inne doktorierendi wo nit dütsch rede oder wo scho nume nit mundart rede und do merkt mä sofort, wenn s grad mit transdisziplinäre partner isch oder wenn s mit partner isch, au forschigspartner us nit eth und das cha sowohl uni si wie au fachhochschule, wo sich nit so gwohnt sind, dass alles englisch stattfindet, wird s viel... unlebendiger » (67, A6, entretien)<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> « Et à ce niveau n'est-ce pas j'ai l'impression, j'ai simplement le problème de ce plurilinguisme... où... l'intégration des gens et... peut en fait avec cette... justement là avec la méthode ethnologique [...]. Alors ces... apports de méthode, nous les y réussissons en fait relativement bien. Par contre, la problématique de la langue, j'ai dit très clairement est un problème énorme, parce que nous n'avons pas les compétences nécessaires dans le contexte local pour faire ça de manière optimale. Enfin et en même temps les compétences de contenu coïncident effectivement avec les compétences langagières, ce qui serait en fait nécessaire » (nous traduisons, 51,A8, entretien).

<sup>16</sup> « Nous avons ma foi, dans certains projets, des doctorants qui ne parlent pas allemand ou qui ne parlent pas le dialecte et là on remarque tout de suite, quand c'est justement avec des partenaires transdisciplinaires ou quand c'est avec des partenaires de recherche qui ne sont PAS de l'ETH, et ça

(12) « Es hat zusätzlich noch eine forschungsgruppe der epfl, die auch im projekt ist, die haben aber überwiegend mit uns englisch gesprochen, was gut ging [...] teilweise haben wir workshops auf englisch gemacht, weil eben *EIN* doktorand aus lausanne... ich glaube er war aus kanada, nee aus chile so... mit ihm haben wir eben englisch gesprochen und... ja die gesamtgruppe auch teilweise mit stakeholders... Da gibts halt auch unterschiedliches [...] verständnisniveau allein der englischen sprache schon und... das nimmt dem ganzen manchmal natürlich ne tiefe auch, würd ich sagen, oder ne präzision. [...] Man kann... dann sprachlich nicht immer so genau nachsteuern oder sagen... (also) DER punkt ist mir jetzt wichtig, WEIL (ja) er klar inhaltlich argumentieren... ja also das hat dem ganzen noch zusätzlich komplexität eher gegeben oder teilweise unschärfe so ja » (51-53, B6, entretien)<sup>17</sup>.

Tous ces enjeux que nous rapportent les chercheurs se situent au niveau du contenu de recherche, mais ceux-ci relèvent également des enjeux de l'ordre des relations sociales, notamment de relations de pouvoir et d'exclusion du groupe.

D1 voit un inconvénient à devoir interagir en anglais dans des interactions où les anglophones auraient tendance à « prendre le dessus » (81, D1, entretien) (« *Defizit* », « *Kapellmeister in usa und England* », 63, B7, entretien) :

(13) « Si on avait décidé de travailler en anglais, [...] c'est clair que ça peut être un frein pour... certains qui maîtrisent moins bien, du coup ceux qui sont de langue maternelle anglaise auront tendance à prendre le dessus dans la conversation » (81, D1, entretien).

(14) « Ich glaube scho, dass ich fliessend englisch ka rede, aber es isch nit mini muettersprach... Es isch en unterschied, also ich muess mich konzentriere [...] und das empfind ich wirklich als hindernis. [...] Und das macht's bitz schwierig und bringt eus immer e bitz in ds defizit gegenüber dä englischsprachige länder oder. [...] Also es sind alles so nachteil, wo mä muess sage [...] die... kappelmeister hocket immer noch in usa und england » (63, B7, entretien)<sup>18</sup>.

G3 relève le fait que le fonctionnement monolingue d'une équipe de recherche peut avoir comme effet d'exclure une partie des membres qui ne maîtrisent pas la langue de la majorité. Dans la situation qu'il donne comme exemple, l'équipe choisit de faire les réunions en français, et ainsi d'en exclure un des membres non francophone, par souci de rapidité et d'efficacité, mais aux dépens de l'équité :

---

peut être de l'université comme des hautes écoles, qui n'ont pas tellement l'habitude que tout se déroule en anglais, ça devient beaucoup moins vivant » (nous traduisons, 67, A6, entretien).

<sup>17</sup> « Il y a en plus un groupe de recherche de l'*EPFL*, qui est aussi dans le projet, mais qui ont principalement parlé anglais avec nous, ce qui se passait bien, [...]. en partie nous avons fait des ateliers en anglais, parce que justement un doctorant de Lausanne... je crois qu'il venait du Canada, non du Chili voilà... avec lui nous avons justement parlé en anglais et... oui le groupe entier dès fois aussi avec des stakeholders... Il y a enfin aussi des variables [...] niveaux de compréhension rien que de la langue anglaise déjà et... naturellement ça enlève au tout une profondeur aussi dès fois, je dirais, ou une précision. [...] On ne peut... dans ce cas pas toujours ajuster langagièrement de manière très précise ou dire... (alors) ce point est pour moi important là, PARCE QUE (oui) l'argumenter clairement au niveau du contenu... oui enfin ça a ajouté au tout plutôt une complexité ou a élevé en clarté enfin oui » (nous traduisons, 51-53, B6, entretien).

<sup>18</sup> « Je pense bien que je parle l'anglais couramment, mais c'est pas ma langue maternelle ... C'est différent, enfin je dois me concentrer [...] et je ressens ça vraiment comme un obstacle. [...] Et ça le rend un peu difficile et nous met toujours un petit peu en déficit par rapport aux pays anglophones non. [...] Alors tout ça sont des désavantages où on doit dire [...] les... chefs d'orchestre se trouvent encore toujours aux USA et en Angleterre » (nous traduisons, 63, B7, entretien).

(15) « Il ne s'exprime pas en français et il... est tenu à l'écart des séances de bureau, parce que [...] sa présence au bureau ferait que ça switcherait en anglais. Et tout le monde a beaucoup plus de plaisir et de facilité à s'exprimer en français. Et... ça pose pas de problème en fait au moment de la rédaction des... articles, écrire dans un anglais académique, enfin... régulièrement on a des gens avec qui on a parlé anglais. C'est juste qu'entre nous, c'est beaucoup plus rapide et efficace de parler en français. Et donc lui, n'est pas [...] lui n'est pas inclus dans ces séances de (*lab*) meeting, justement pour pouvoir garder cette souplesse et cette rapidité [...] et en plus, c'est en termes scientifiques, on s'exprime assez facilement. Donc je crois que le professeur n'a [pas] envie de perdre ça » (75, G3, entretien).

Ou alors le chercheur ne s'estime pas assez compétent dans une des langues pour suivre la conversation et se sent, par conséquent, « exclu » :

(16) « Par exemple le pauvre moi, qui ne parle pas un mot d'allemand, je vais PAS à Berne pour toutes les... réunions [...] et je dis "Mais pourquoi vous les faites pas en anglais ? Pourquoi c'est le français ou l'allemand ?" Comme ça, je suis exclu de la moitié de la conversation. Donc, ça peut être un frein, ça c'est clair » (45, A1, entretien).

## Langues comme outils de médiation : avantages liées au plurilinguisme

### Langages disciplinaires et recherche d'un langage commun

Il est intéressant de noter que le plurilinguisme est souvent ressenti à la fois comme une difficulté pour la communication et un avantage pour la recherche interdisciplinaire. En effet, beaucoup de chercheurs parlent des pratiques plurilingues comme étant « à la fois un frein et un accélérateur » (93, D1, FG). Un frein lorsqu'ils se réfèrent à leur sentiment d'avoir des capacités linguistiques moins développées dans leur-s langue-s non dominante-s, notamment au niveau des « subtilités », détails ou nuances. Un enrichissement lorsqu'ils pensent à l'« exercice » (117, D4, FG), l'investissement supplémentaire qu'un travail en plusieurs langues leur demande. Cet enrichissement se situe notamment au niveau de l'« humilité » (117, D4, FG), de la remise en question, de la réflexion (45, F9, entretien) :

(17) « La langue, c'est toujours une difficulté dans le sens de... produire un travail écrit dans une autre langue, parce qu'on perd toute notre compétence, notre capacité, même les subtilités de langage, que ça donne des résultats plus précis... mais aussi, voilà, c'est une construction de notre côté. [...] C'est toujours un exercice, à mon avis. Et ça demande beaucoup... d'humilité et... c'est pour ça que je trouve que c'est enrichissant » (117, D4, FG).

(18) « *Grad bim englisch oder wenn mir uf verschiedenen sprache muess schriebe, merk i, dass mä sich s besser muess überlege, was seit mir eigentlich oder es isch, es git wie nomol so ne reflektion, was mä eigentlich wot oder was es eigentlich bedütet, was mä seit.* [...] *Eigentlich also vorteil* » (45, F9, entretien)<sup>19</sup>.

<sup>19</sup> « Justement avec l'anglais ou quand on doit écrire en différentes langues, je remarque qu'on doit plus réfléchir ce qu'on dit au juste non c'est ça donne comme encore une réflexion ce qu'on veut en fait ou ce que ça signifie en fait ce qu'on dit. [...] À vrai dire un avantage donc » (nous traduisons, 45, F9, entretien).

Par exemple, le plurilinguisme peut mener, selon un des chercheurs (D5), à une intercompréhension accrue grâce à un contact serré et à long terme (cinq ans) entre collègues et une meilleure collaboration induite par un « flou artistique sur la langue » (« moins stricte sur la langue », 75, C5, entretien), que nous mettons en rapport avec l'opacité inhérente au langage (Berthoud, Gajo, 2005a, 2005b), qui peut donner lieu à une négociation du sens et une problématisation bénéfique pour le processus de recherche (Gajo *et al.*, 2013).

(19) « Je pense que des fois le fait d'être... moins stricte sur la langue permettait d'avoir une meilleure collaboration, ça veut dire qu'y avait des sortes de flous artistiques sur la langue qui permettait que les gens ne pinaillent pas. Ça veut dire... qu'il y avait seulement, mais ça c'était une chance je pense, il y avait que deux natif speakers dans le projet, et sinon dans les 50 autres personnes, je pense... c'était des gens qui n'avaient pas... l'anglais comme... langue maternelle. Donc, ça fait qu'il y avait pas... de purisme linguistique en anglais, donc il y avait toujours... des mécompréhensions possibles, mais il y avait toujours un flou. Puis au fur et à mesure... qu'on a travaillé ensemble, donc 5 ans c'était chouette, parce que c'est long : on se voyait 2 à 3 fois par année... on se connaissait vraiment bien et... on commençait à se comprendre sur... des demi-mots ou... voilà des concepts... qu'on avaient pas définis etc. Donc la langue, le fait que ça ne soit pas notre langue maternelle... nous permettait de [ne] pas trop jouer sur les mots. Donc... pour ça je pense que ça permettait une dynamique assez intéressante » (75, C5, entretien).

En effet, le défi n'étant pas simplement la communication, « la langue *per se* » comme l'exprime D5 (129-131, D5, FG), mais de s'entendre sur le contenu conceptuel :

(20) « Je pense pas que c'est la langue *per se* qui... est le problème... disons à ce niveau. Le problème c'est de comprendre le concept derrière,... d'avoir une communication qui permet de comprendre ce qu'on veut dire et... pour déjà et de tracer les voyages qu'on veut faire... non ? [...] Et moi, j'ai dit... c'était pas l'anglais ! Mais c'était... tout le contexte autour... de comment on veut communiquer le savoir, qui était important non ? [...] Ça c'est très important, non c'est pas seulement ce qu'on SAIT, mais... notre habileté... de créer des ponts... de compréhension » (129-131, D5, FG).

La question de l'intercompréhension lors de la collaboration entre collègues chercheurs et la circulation des savoirs entre disciplines ne dépend pas seulement des diverses langues qui entrent en jeu dans le processus de recherche, mais tout autant des différents langages utilisés par les chercheurs (Darbellay, 2012 ; Klein, 1996 ; Andreski, 1974). La diversité des langages spécialisés, plus ou moins spécifiques aux disciplines ou domaines de recherche mises en contact lors de la collaboration dans les équipes pratiquant la recherche interdisciplinaire, semble être particulièrement grande. C'est un point, en tout cas, que les participants-rechercheurs thématisent fréquemment dans les entretiens et focus groups.

Plutôt qu'au niveau des différentes langues, l'intercompréhension entre collègues chercheurs se joue au niveau de la terminologie (« *Begrifflichkeit* » 45, C6, entretien) et des langages spécialisés qui donne souvent lieu à des négociations au sein des équipes :

(21) « Nit unbedingt wäg dr sprach. [...] also mir hend zum bispiel d diskussion gha was isch primärenergie und da hend ... die einti vertreterin vo de architekte het eifach en anderi vorstellig gha als (xxx) wo die ganzi produktionsprozesse aluegt [...]. Also es het denn halt diskussionne brucht oder: was isch jetzt das für dich, was isch jetzt das für dich und denn het irgendöpper mal e zeichnig gmacht SO.

*Und denn het mä sich denn so gfunde und irgendwo sich druf geeinigt ... was me jetzt drunter verstaat. Also es isch natürlich au d sprach, aber es isch denn meh begrifflichkeit oder » (45, C6, entretien)<sup>20</sup>.*

Pour B5 également, il n'y a pas d'enjeux liés au plurilinguisme au niveau de la collaboration, c'est le langage « technique » (105, B5, entretien), spécifique au domaine de recherche qui peut poser problème, ce qui est particulièrement apparent lors de traductions faites par des tiers peu familiers avec les contenus de la recherche et le « langage de la thématique » (115-125, B5, entretien).

(22) « Il y a les traductions qui changent chaque fois [...] ça je trouve c'est le plus embêtant... s'il faut traduire [...] parce que c'est difficile à faire de bonnes traductions... et voilà, je suis pas traductrice, je comprends et je m'exprime... sans problème, mais voilà. Et après, si à chaque fois, il faut quand même faire dans les deux langues [...]. Parfois... on travaille avec des traducteurs, mais non. Par moments c'est très difficile, alors pourquoi... parce qu'il y a beaucoup de très mauvais traducteurs [rit]... ou de traductions. [...] Ils traduisent juste pas... la chose... qu'ils connaissent pas... le langage... de la thématique. [...] Alors le potentiel, c'est effectivement que je trouve que c'est... enrichissant... qu'on a une vue plus large. Et le difficile là, c'est vraiment à ce niveau ce que j'ai mentionné... de se comprendre et de trouver; déjà de se comprendre, d'avoir des notions communes, d'avoir des... approches quand même à la fin en commun... et de trouver... aussi un langage en commun » (115-125, B5, entretien).

Pour B6 également, la question de l'intercompréhension se situe au niveau sémantique : il est nécessaire de clarifier la terminologie et les notions. Celui-ci précise surtout à ce propos que cela nécessite plus de temps :

(23) « Es gab sicherlich zu beginn auch diese sprachliche ebene so der semantik oder der überhaupt so über terminologie, das natürlich es ... bestimmte klare schlüsselwörter der ... planungsrechtlich z.b. gibt, dies in Deutschland gar nicht gibt ... Das hat ne rolle gespielt, [...] (dass ich) das gefühl hatte : oh da muss ich aber mal klären ... wovon reden (wir) überhaupt irgendwie bei einem bestimmten zonenplan oder ... Aber ... ja das hat schon ... ne rolle gespielt aber es war dann eher ne frage der, also ich würd sagen nicht projektrelevant, sondern eher personen bezogen, dass ich ein bisschen mehr ... zeit brauchte, die begriffe für mich zu klären um mich so einzufinden ja » (27, B6, entretien)<sup>21</sup>.

Une bonne partie des chercheurs soulignent ce facteur « temps ». Pour « développer » un langage commun et se comprendre dans une équipe de recherche, il faudrait environ deux ans. La chercheuse A9 met l'accent sur le processus : le langage

<sup>20</sup> « Pas forcément à cause de la langue. [...] Alors nous avons discuté par exemple ce qu'est l'énergie primaire et là... l'une des représentantes des architectes a simplement eu une autre représentation que (xxx) qui regarde les processus de production en entier [...]. Alors ma foi ça a nécessité des discussions non : ça c'est quoi pour toi, ça c'est quoi pour toi, et puis une fois quelqu'un a fait un dessin voilà. Et puis on s'est trouvé comme ça et on s'est quelque part mis d'accord sur ça... qu'est-ce qu'on entend avec ça. Alors c'est clairement aussi la langue, mais c'est en effet plutôt la terminologie non » (nous traduisons, 45, C6, entretien).

<sup>21</sup> « Il y avait sans doute au début aussi ce niveau de la langue, de la sémantique ou en général sur la terminologie comme ça, que bien sûr il y a... certains mots-clés clairs de... droit de l'aménagement du territoire par exemple, qui n'existent même pas en Allemagne... Ça a joué un rôle, [que j'avais] le sentiment : ah mais là je dois d'abord clarifier... de quoi (on) parle au juste par exemple avec un certain plan de zones ou... Mais... ça a quand même... joué un rôle mais après c'était plutôt une question de, je dirais pas pertinent pour le projet, mais plutôt relatif à des personnes, que j'avais besoin d'un peu plus de temps pour clarifier les termes pour moi afin de m'adapter oui » (nous traduisons, 27, B6, entretien).

commun se développe en fonction des chercheurs impliqués et n'est pas quelque chose de préconstruit qui « existe » *a priori*, mais qu'il s'agit de trouver.

(24) « Das isch no spannend gsi, i meine mir hei immer gseit... es goht öppé zwei jahr bis mä sich verstohst, bis mä so ne gmeinsami sproch cha entwicke und ich würd sage es isch o öppé zwöi jahr gange bis mä über gwüssi begriffe en einigkeit erzielt het im... verbund. Also im themeschwerpunkt, nit dahingehend wie bruche mir s, sondern dahingehend dass... me gegesietig ds gfüehl gha het annöchernd z versthaw, was die anderi person meint und sich uf ne... gemeinsame gebruch chönne z einige für ne gmeinsami publikation oder so » (94, A9, FG).<sup>22</sup>

(25) « Dans le livre je trouvais que là on a pu, assez bien... trouver leur forme, mais pour... la soumission du projet, comme aussi pour les conférences... ce qui est difficile c'est : comment est-ce qu'on peut créer une base commune ainsi que tout le monde se comprenne hein. Et même si [...] plus au moins nous sortons tous des sciences sociales, mais c'est quand même difficile à comprendre l'un l'autre. Donc, je trouve là... le défi est de créer une langue commune... qui est compréhensible à quelqu'un qui est extérieur et même à nous-même. [...] Disons une école doctorale nous aurait aidé, parce que ça nous aurait donné beaucoup de possibilités d'échanges, aussi pour trouver disons cet langage qui était là disons dans les projets en eux-mêmes on a trouvé des formes... qui convergeaient dans des positions, mais ce n'était pas toujours compréhensible au reste non ?... Et moi [...] la difficulté majeure c'est de trouver un langage commun et d'être aussi capable de communiquer vers l'extérieur » (138, D5, FG).

De même pour A7 et C3, le problème n'est pas tant le plurilinguisme en soi, mais les « jargons » (45, A7, entretien) disciplinaires ou la « langue disciplinaire » (23, C3, entretien) (mathématique, physique, médecine, droit, photographie) qu'il faut prendre le temps de négocier et de clarifier entre collègues chercheurs pour se comprendre :

(26) « Das ist ein riesen problem... ist weniger... das deutsch, englische oder französisch... da wuselt man sich durch. Das problem sind die jargons... ne mathematikerin und physiker... drücken sich einfach von ihrer herkunft her vollkommen anders aus als ein mediziner oder ne juristin. D.h. einen teil der zeit wird verbraucht um den jargon zu klären. Zumal wenn auch jetzt... ein künstler dabeisitzen, ein fotograf beispielsweise oder... fotografie-kunst (macht)... dem fehlen ja die worte für bestimmte dinge » (45, A7, entretien)<sup>23</sup>.

(27) « Il y avait quand même un... sacré moment je dirais de traduction, mais pas seulement de traduction... enfin linguistique, mais aussi de traduction conceptuelle. Donc ça... c'est un premier niveau, le deuxième niveau moi qui m'intéresse beaucoup plus, [...] c'est les langues disciplinaires [...]. Le problème évidemment il est là [...]. Par exemple [...] on discutait avec

<sup>22</sup> « Ça c'était passionnant, je veux dire qu'on disait toujours ... ça dure environ deux ans jusqu'à ce qu'on se comprend, jusqu'à ce qu'on arrive à développer une sorte de langage commun et je dirais que ça a duré effectivement environ deux ans jusqu'à ce qu'on à pu se mettre d'accord sur certains termes ... ensemble. Alors pour les points centraux de la thématique, pas pour voir comment on l'utilise, mais pour avoir mutuellement le sentiment qu'on se comprend à peu près, ce que l'autre personne veut dire et pouvoir se mettre d'accord sur une ... utilisation commune pour une publication commune ou comme ça » (94, A9, FG) [notre traduction].

<sup>23</sup> « C'est un problème énorme ... c'est moins ... l'allemand, l'anglais ou le français ... là on arrive à se débrouiller. Le problème c'est les jargons ... une mathématicienne et physicien ... s'expriment de par leurs origines simplement de manière totalement différente qu'un médecin ou une juriste. C'est-à-dire qu'une partie du temps est consacrée pour clarifier le jargon. En plus quand maintenant ... y participe un artiste, un photographe par exemple ou ... (fait) l'art de la photographie ... il lui manque les mots pour certaines choses » (45, A7, Entretien, nous traduisons).

des collègues sur (le) transfert de connaissances avec l'idée de l'opérationnaliser ce transfert de connaissances. Et là c'était génial, parce qu'on travaillait, à l'époque où il y avait des (bio) informaticiens qui arrivent [...] Et pourquoi ces (bio)... informaticiens étaient... intéressés et intéressants, c'est parce que eux développaient... ben ce qu'ils appellent... les anthologies, une réflexion et du travail sur les anthologies. Et donc anthologie... c'est un terme philosophique et... là... c'était assez intéressant [...] voilà il fallait CREUSER ce qu'ils entendaient par anthologie pour pouvoir se mettre d'accord [...]. Ça c'est un exemple... donc je parlerais plutôt voilà je veux pas dire jargon, mais j'entends... c'est la maîtrise quand même des concepts principaux... qu'utilisent nos collègues » (23, C3, entretien).

## Négociation et élaboration des contenus conceptuels

C8 souligne également le fait qu'il s'agit de développer non seulement un langage commun, mais aussi ce qu'il appelle « une base commune » (« *gemeinsame Basis* », « *Grundstock* », 93, C8, entretien) pour pouvoir collaborer et éviter les malentendus, ce qui prend beaucoup plus de temps lorsqu'on travaille de manière interdisciplinaire. Cette « base commune » se situe plutôt au niveau du cadre théorique et notionnel, puisqu'il parle de mécompréhensions dues au fait qu'avec un même terme chacun se réfère à des notions différentes ou qu'on se réfère à la même notion avec différents termes :

(28) « *Das git s immer wieder, dass me sech missversteit wi me äbe... begriffe nid glich brucht [...] We me sich nid bewusst isch, dass men e angeri sprach red, aso dass me mit gwisse begriff eigentlich angeri sache meint oder glichi sache anders benennt. Und... i gloub dä zitrum wo s bruucht für ne gmeinsami basis härzstelle dä isch viel grösser als me meint bim interdisziplinär schaffe. Aber... wenn me dä grundstock mal het, gsehn i dört närl eigentlech wenig problem, denn isch s wahrschinlech... wie bi normalem disziplinärem schaffe, wo me über begriffe o cha... diskutiere* » (98-93, C8, entretien)<sup>24</sup>.

Au niveau de la terminologie, un des enjeux est que certaines notions/termes centraux sont utilisés de manière différente. C9 donne l'exemple de la notion de « consommation durable » qui est au cœur des travaux de son équipe, mais dont les chercheurs ont des conceptions différentes (« *Begriffsverständnis* ») et apportent chacun leurs compétences et, donc, leurs conceptions propres dans leurs contributions. Par là, C9 met en avant que les notions et conceptions ne sont pas indépendantes des chercheurs eux-mêmes et que chacun contribue à mieux appréhender un objet de recherche par sa perspective et son approche.

(29) « *Ja nachhaltige konsum, also... (dr) zentralste begriff überhaupt chönnte mir jetzt nit säge, dass i allne 10 verbünd ds gliche begriffsverständnis brucht wär worde [...], sondern die... forschende die*

<sup>24</sup> « Ça arrive régulièrement, qu'il y ait une mécompréhension comme on justement... utilise des termes pas de la même façon [...]. Quand on n'est pas conscient, qu'on parle une autre langue, enfin qu'on veut dire différentes choses avec certains termes ou qu'on nomme les mêmes choses différemment. Et... je crois ce laps de temps qu'il y a besoin pour établir une base commune il est beaucoup plus grand qu'on ne le pense pour le travail interdisciplinaire. Mais... une fois qu'on a cette base, je vois là en fait peu de problème, alors c'est probablement... comme pour le travail normal disciplinaire, où on peut aussi... discuter des termes » (nous traduisons, 98-93, C8, entretien).

*hei das jo, wil sie scho kompetent si in ihrem gebiet, hei si (ihri) begriffsverständnis und bringe die ii i ihri forschig » (95-97, C9, FG)<sup>25</sup>.*

Ainsi, le plus important n'est pas de se mettre d'accord sur une définition ou sur l'utilisation de la terminologie, mais d'expliciter et de clarifier ses propres définitions et points de vue. A9 donne l'exemple du terme *institution*, dont la définition varie fortement selon la discipline.

(30) « Jetzt zum biespiel bim... buech hei de nit gfunde jitz muess mä so und so bruche, sondern mir hei eifach alli biträg gläse und wenn mir gmerkt hei "hm do muess mä jetzt erklärend wirke", hei mir e absatz vorschlage wo klar macht welle begriff vo institution jitz in däm artikel brucht wird, so dass mä nit muess säge "in gegensatz zu x verstehen wir hier unter", sondern wenn mä einfach seit "ok institution, HIER verstanden als organisation" oder... und nit als regelwerk oder so irgendwie wo s eifach wie klar macht für alli wo s lese dass mä... (um en ander) weiss. Und so hei mir gholfe das z kläre, also das sind so begiffe gsi, wo eifach in ere disziplin wichtig si und in ere andere nit oder es isch für erziehgwüsseschafter und erziehgwüsseschafteirinne keis problem vo bildigsinstutione z rede, wil dr begriff vo institution irrelevant isch i ihre... theorie und hingeg e... soziologin oder e soziolog die starte dure, wil für sie heisst institution öppis ganz bestimmts oder e politolog und... die chönnte nie vo bildigsinstutione rede, wils das nit git, ja es git nur ei bildig... also mol es git schuelusbildigsinstutition und... tertiaär usbildg, usbildigsinstutitione, aber bildigsinstutitione verstande als einzelshuele gits nit oder ?Aber... do muess mä nume luege, dass es igendwie für alli ufoht, aber das wäri unsinnig wölle z säge institution bruche mir nume so und so » (98, A9, FG)<sup>26</sup>.

Pour des études plus centrées sur des résultats pratiques et applicables et impliquant, par conséquent, moins de travail conceptuel ou théorique, il s'agit de procéder de manière pragmatique et de ne pas trop entrer dans des discussions de cet ordre. Ainsi A6 met-il moins l'accent sur la recherche d'une terminologie commune et s'oppose même à l'idée de discuter longuement autour de définitions et de procéder de manière pragmatique, tout en étant conscient

<sup>25</sup> « Oui consommation durable, alors... [le] terme le plus central en général on ne pourrait pas dire maintenant, que dans tous les 10 groupements était utilisée la même compréhension de termes [...], mais les... chercheurs ils l'ont déjà, parce qu'ils sont déjà compétents dans leur domaine, il ont (leurs) compréhensions de termes et les apportent dans leur recherche » (nous traduisons, 95-97, C9, FG).

<sup>26</sup> « Maintenant par exemple pour... le livre on n'a pas trouvé maintenant on doit utiliser comme ça et comme ça, mais on a simplement lu toutes les contributions et quand on a remarqué "hm là on doit agir de manière explicative", on a proposé un paragraphe qui rend explicite quelle notion d'institution est utilisée dans cet article, de sorte à ne pas être obligé de dire "au contraire de x nous comprenons ici sous", mais quand on dit simplement "ok institution, ici compris comme organisation" ou... et non pas comme une règle ou comme ça qui rend clair pour tous les lecteurs qu'on... sait (l'un de l'autre). Et ainsi nous avons aidé à clarifier ça. Alors c'était des termes qui sont simplement importants dans une discipline mais pas dans une autre non. C'est pas un problème pour un ou une spécialiste en science de l'éducation de parler d'institution éducative parce que la notion d'institution est insignifiante dans leurs... théories et par contre un ou une sociologue, ils tiennent, parce que pour eux institution signifie quelque chose de très spécifique ou un politologue et... ne peuvent jamais parler d'institution éducative, parce que ça n'existe pas, oui il n'existe qu'une éducation... enfin oui il existe une institution d'éducation scolaire et... éducation tertiaire, institutions d'éducation, mais institutions éducatives comprises comme écoles isolées n'existent pas non ? Mais... là on doit juste regarder que ça joue pour tout le monde d'une manière ou d'une autre, mais ça ne ferait pas de sens de vouloir dire qu'on utilise institution seulement comme ça ou comme ça » (nous traduisons, 98, A9, FG).

des inconvénients que cela peut entraîner, comme par exemple les éventuels obstacles que peut représenter un manque de définition précise, à un certain moment du processus de recherche.

(31) « *I bi e wehemente gegner vo stundelange definitionsfuchsereie. I finde das öppis vom dümmste wo mä cha mache, [...] was natürlich de dr nochteil het, dass mä zwüschedüre sich au denn lang nit geeiniget het und halt dene sache denn eher uswiicht. I bi mir scho bewusst, dass es au nochteile het, e präzisi definition cha... gwüssi leerläuf... wit später im prozess inne vom ene projekt inne... verhindere, aber das wo mä sich iichouft drmit... nämlich die unglaublich müehsam und vo de wenigste lüt gschätzte... defintionsfuchsereie... lot mi immer wie meh zum schluss lo cho oder eigentlich scho immer zum dem schluss cho :eifach lo si... pragmatisch* » (67, A6, entretien)<sup>27</sup>.

### Mobiliser, combiner et confronter différents courants et approches théoriques

Pour d'autres, le recours à plusieurs langues et différents « discours disciplinaires » dans les pratiques de recherche interdisciplinaire est en général ressenti comme une plus-value, lorsqu'ils réfléchissent à la possibilité de mobiliser et combiner différents courants et approches théoriques issus des différentes langues-cultures scientifiques.

A5, par exemple, utilise trois langues (allemand L1, français, anglais) et voit le plurilinguisme comme un atout pour le processus de recherche, malgré ce qu'il appelle des « coûts de transaction » (62, A5, entretien). Pour lui, cet atout tient à la possibilité de mobiliser et de combiner (« mettre ensemble », 62, A5, entretien) différents courants et approches théoriques et traditions de recherche issus, d'une part, du « monde » (62, A5, entretien) scientifique germanophone et anglo-saxon, qui se réfèrent à des concepts similaires et, d'autre part, de l'espace francophone qui adopte une perspective différente dans son domaine de recherche<sup>28</sup>. Par exemple sur les questions du transnationalisme, l'école française travaille sur la *migration circulaire* dans une perspective transnationale qui n'existe pas dans la littérature anglo-saxonne et allemande, dans laquelle on s'intéresse plutôt à une *migration sédentarisée* (62, A5, entretien) :

(32) « J'ai été socialisée clairement dans le monde scientifique, intellectuel allemand et anglo-saxon. Et là, les différences ne sont pas très grandes. Donc, on a des concepts assez similaires. [...] C'est différent avec la France où... par exemple, les études genres, c'est les concepts en études genres en allemand, donc les chercheurs-chercheuses qui écrivent en allemand et les théories sont très similaires de ce qu'on a dans le monde anglo-saxon. Par contre, ce qu'on a dans l'espace francophone c'est différent,

<sup>27</sup> Je suis vêtement contre la recherche laborieuse de définitions pendant des heures. Je trouve ça une des choses les plus bêtes qu'on puisse faire, [...] ce qui a naturellement ensuite le désavantage de temps en temps qu'on ne s'est pas mis d'accord pendant longtemps et qu'on évite plutôt ces choses ma foi. Je suis bien consciente que ça a aussi des désavantages, une définition précise peut... prévenir... certains passages à vide... plus tard loin dans le processus d'un projet, mais le coût de ça... en effet la recherche de définitions incroyablement pénible appréciée d'une minorité de gens... me laisse de plus en plus conclure : juste laisser tomber... pragmatique » (nous traduisons, 67, A6, entretien).

<sup>28</sup> Il est intéressant aussi de noter que malgré cela, formée (« socialisée », 62, A5, entretien) dans un cadre théorique allemand et anglo-saxon plus prolifique dans ses thématiques de recherche, A5 mobilise peu la littérature francophone, bien qu'elle travaille dans une université francophone.

il y a d'autres traditions. Et moi, je trouve en fait assez intéressant et ce qui est bien, moi je suis une des personnes, et justement parce que je travaille dans toutes ces langues, parfois je peux mobiliser aussi les courants théoriques et les mettre ensemble, venant de différentes langues. Par exemple, un autre... champ où je travaille beaucoup c'est toutes ces questions du transnationalisme. Et là, il y a une école française importante qui travaille depuis des décennies sur la migration circulaire et des questions... en abordant cette question dans une perspective transnationale. Ça, on n'a pas dans la littérature anglo-saxonne et allemande. Là c'était toujours en lien avec la migration sédentarisée. Donc, en connaissant disons les deux... approches théoriques, moi, je peux arriver à les mettre ensemble. C'est un atout en principe » (62, A5, entretien).

A1 parle d'une « valeur ajoutée » (45, A1, entretien) et d'un enrichissement au niveau des cadres théoriques et conceptuels de pouvoir « travailler dans deux langues » et d'accéder ainsi à un « autre cadre théorique et conceptuel » (45, A1, entretien) :

(33) « Ce que je trouve très enrichissant [...] c'est justement, les interdisciplinarités dans le monde... francophone en France a un autre... cadre théorique et conceptuel qu'ici en Suisse et dans le monde anglo-saxon. Et je trouve ça extrêmement enrichissant. Donc pour moi, c'est une valeur ajoutée ÉNORME de pouvoir travailler dans deux langues » (45, A1, entretien).

Un des avantages du plurilinguisme pour la recherche interdisciplinaire peut être attribué à la manifestation plus frappante de cette diversité d'approches, de perspectives et cultures scientifiques à prendre en compte dans les travaux interdisciplinaires, qui se nourrissent du « dialogue » de ces approches sur les concepts et méthodes notamment. El expose les cultures scientifiques, approches et traditions de recherches différentes, au sein d'une même langue, en citant comme exemple les Canadiens francophones, les « Helvètes » et les Français :

(34) « Et puis, bon au sein de la même langue, on peut avoir des approches culturelles relativement différentes hein, entre les Canadiens francophones et... les Helvètes, même de part et d'autres de la frontière ici, vous avez des cultures scientifiques qui sont assez différentes. On est quand même plus orientés... un peu plus pragmatiques côté helvétique, plus rationalistes en France, ça ça existe encore malgré tout. Même si c'est des traditions qui ont 300 ans ou je sais pas combien, mais ça... ça marque ! Donc... c'est vrai qu'il faut réussir à s'y ouvrir hein parce que... dans les travaux interdisciplinaires, il y a une partie du dialogue sur la (xxx) sur les concepts, la méthode, etc., qui peut être liée à... des cultures scientifiques différentes... liée à des moyens aussi différents hein » (94, E1, FG).

Il fournit un exemple de « pratiques scientifiques très différentes » et pour lui cela fait partie de « l'apprentissage réciproque » pour « s'entendre sur ce qu'on partage ». Dans ce sens, le plurilinguisme fait partie intégrante d'une approche interdisciplinaire et représente un « enrichissement » (94, E1, FG) :

(35) « C'était évident qu'au-delà de la langue, il y a des pratiques scientifiques très différentes que vous soyez à Bratislava, à (xxx) en Italie... à Bonn en Allemagne ou en Suisse. Donc, c'est vrai que ça fait PARTIE de l'apprentissage du dialogue pour s'entendre sur ce qu'on partage... sans dénigrer l'autre [...]. Ben non, on a envie d'apprendre AUSSI ce qui se passe chez eux, pourquoi ça a été construit comme ça, comment ils parviennent à construire une ville d'un coup il y... 70 000 ou 100 000 habitants, alors qu'ici pour construire un immeuble dans un quartier tout le monde se bat quoi ! Donc... ça fait partie de l'apprentissage réciproque... et de la richesse de... cette approche interdisciplinaire quand même, parce qu'il y a des manières différentes, même au sein de la même discipline. On peut avoir des pays où la sociologie est encore très liée à l'appareil de l'État par exemple. Je sais pas, une période en Amérique latine, un sociologue qui... qu'on connaît

était toujours très proche du pouvoir et puis... il en a d'autres au contraire, c'est plutôt lié dans la contestation, dans le contre-pouvoir. Donc c'est vrai que ça... ça aide à mieux comprendre au fond, déjà comment se positionnent les disciplines parce qu'il n'y a pas qu'une vraiment discipline monolithique. Et puis... je crois que l'interculturel, il a enrichi énormément... la recherche, le dialogue et puis la réflexion sur la connaissance qu'on produit surtout » (94, E1, FG).

## Cultures scientifiques et représentations du monde

Entre la Suisse allemande et l'Allemagne, les chercheurs ne remarquent pas de différences de cultures scientifiques, mais en constatent une entre recherche germanophone et recherche francophone en Suisse : la manière d'argumenter et de poser des questionnements divergent notamment. L'approche serait plus analytique en Suisse allemande :

(36) « Zwüsche dütschschwiz und dütschland, nei ! I würdi vermuete, dass es en... wüsseschaflechs kulturelle unterschied zwüsche dr dütschschwiz und dr romandie git... Also... jedenfalls die texte won i kenne, emfind i dr argumentationsart en anderi... vo französische ... publikatione... und d frogestellige empfind i als andersch [...]. I nimme d argumentationsforme i de geistewüsseschafte i dr ... welschschwiz würd i mol these... üssere, als weniger analytischer wahr. Also (das/dass) quasi d dominanz vom analystische zuegang i dr dütschschwiz grösser isch vom systematische analytische, als... i dr romandie » (55-57, A9, entretien)<sup>29</sup>.

A4 montre que dans son université – qui est bilingue et se situe dans une ville bilingue – se côtoient deux cultures, deux « mondes »<sup>30</sup>, deux perspectives sur les disciplines (« les disciplines telles qu'elles sont vues dans le monde latin ou dans le monde germanophone », 49, A4, entretien), qui, comme il le remarque, varient d'ailleurs également à l'intérieur des frontières linguistiques. Cela « fait partie » ou est un « type » d'interdisciplinarité :

(37) « C'est pas uniquement de dire, si je lis l'allemand, j'aurais un peu plus de choses à lire que si je lis que le français. C'est que les Allemands, c'est pas les français et que donc on a accès à quelque chose de plus... Si on a accès à la culture germanique ou anglo-saxonne ou italienne, c'est pour les langues que je maîtrise un tout petit peu... que si on reste dans la cult-, donc... c'est pas juste un ou deux chercheurs de plus qui vont avoir peut-être des intuitions... c'est vraiment des cultures... Et à Fribourg on le vit vraiment... dans notre faculté par exemple on a deux... sections, même si on se veut qu'une seule faculté, et c'est des... philosophies différentes. Et j'ai commencé la médecine

<sup>29</sup> « Entre la Suisse allemande et l'Allemagne, non ! Je présumerais qu'il y a une différence culturelle scientifique entre la Suisse allemande et la Romandie. Donc... dans tous les cas les textes que je connais, je ressens la manière d'argumenter comme autre... de publications... françaises... et les questionnements je les ressens comme différents [...]. Je ressens les formes d'argumentation dans les sciences humaines en... Suisse romande je formule... la thèse, ... comme moins analytiques, que... en Suisse romande » (nous traduisons, 55-57, A9, entretien).

<sup>30</sup> D5 parle de « planètes » différentes, dont sont issus les chercheurs de différentes disciplines et qui doivent chercher une « base de communication commune » : « trouver [...] au moins une forme de proximité de manière de ce qu'on veut faire ensemble, de trouver une forme de comme une base de communication commune pour pouvoir effectivement en discuter; parce que sinon il y a effectivement chacun qui parle de sa planète non ? [...] mais si on veut effectivement... comprendre le monde aussi par les yeux des autres disciplines, il faut connaître quelque chose de ces autres disciplines » (168, D5, FG).

à Fribourg et je suis très heureux de ça, parce que... c'était un enseignement bilingue... et on voyait bien qu'on est... à la frontière de deux mondes. Donc ça, ça fait partie, alors c'est un autre type d'inter-, oui c'est quand même l'interdisciplinarité, parce que il y a les disciplines, puis encore les disciplines telles qu'elles sont vues dans le monde latin ou dans le monde germanophone ou dans le monde anglo-saxon. Et c'est encore différent. Si je parlais... de l'éthique, l'éthique que moi j'ai vue aux États-Unis, c'est pas l'éthique... qu'on fait en France et ici... à Genève et dans les milieux francophones, et puis c'est pas l'éthique que les allemands font » (49,A4, entretien).

Ainsi le travail de recherche en plusieurs langues peut-il être vu comme un type d'interdisciplinarité qui permet de dépasser les « frontières qui existent non seulement entre les disciplines mais aussi entre la manière dont ces disciplines-là sont travaillées dans la diversité des langues » (118, C4, FG) et qui « ouvre » à d'autres savoirs, voire permet de se « déculturer », d'aller au-delà des cultures scientifiques :

(38) « Je trouve c'est un plus. D'une part, la possibilité de pouvoir lire en plusieurs langues ouvre à des savoirs qu'on ne savait pas qu'ils étaient là. Si on ne lit qu'en une langue, il y a... des frontières qui existent non seulement entre les disciplines mais aussi ENTRE la manière dont ces disciplines-là sont travaillées dans la diversité des langues... et ça, ça ouvre énormément de pouvoir travailler en français, en anglais, en allemand » (118, C4, FG).

(39) « Et puis je crois une fois qu'on a été déculturé dans ce sens-là... on est contaminé quoi ! On aime, c'est obligé ! Comme quelqu'un qui a voyagé la première fois avec cette ouverture-là, après il peut plus s'en passer, quoi ! » (139, B4, FG).

Une autre différence que véhiculent les différentes cultures linguistiques sont des visions du monde (« *Weltbild* », « *Weltenmodelle* », 47, A7, entretien) et des manières de penser (« *anderes Denken* », 47, A7, entretien) différentes, d'où l'importance de ne pas se limiter à une seule langue :

(40) « *Also sprachlichkeit... ist ein problem, ich stehe dem auch zu. Ich glaube das im französischen bereich... die andere verwendung der sprache auch zu einem anderen denken, zu einem anderen weltbild führt, genau wie im deutschen auch, ich glaube im englischen auch. Das ist... so, deswegen war ja auch unsere argumentation... mehrsprachig zu sein, um mehrere weltenmodelle im kopf... zurecht halten oder bereit halten zu können, anstatt sich nur... auf das demaskierende englisch... zu fixieren* » (47,A7,entretien)<sup>31</sup>.

Dans le même ordre d'idées, A8 indique dans le questionnaire que la langue est intimement liée au style de pensée (« *Denkstil* ») :

(41) « *Die Sprache ist zentral für den Denkstil* » (A8, questionnaire)<sup>32</sup>.

F8 aussi met en relation la question des langues et les styles de pensée, interrogé sur les éventuelles barrières linguistiques dans sa recherche sur le développement durable. Ces différences émergent tout particulièrement dans l'échange :

<sup>31</sup> « Alors la linguisticité... est un problème, je l'assume aussi. Je crois que dans le domaine français... l'autre utilisation de la langue mène à penser autrement, à une autre vision du monde, exactement comme en allemand aussi, je crois qu'en anglais aussi. C'est... donc, c'est pour ça que notre argumentation était aussi... à être plurilingue, pour rendre disponibles... plusieurs modèles du monde dans la tête ou pouvoir rendre disponibles, au lieu de se... fixer uniquement à cet anglais démasquant » (nous traduisons, 47,A7, entretien).

<sup>32</sup> « La langue est centrale pour le style de pensée » (nous traduisons, A8, questionnaire).

(42) « *E ganz entscheidende punkt isch : wieviel... reflektivität wird... pflegt in ere bestimmte disziplin. U dört het me meischtens... d situation, dass... i dr naturwüssesche... quasi ke... expliziti reflektivität stattfindet, weil i teilne sozial- u geisteswüsseschafte nurme... aso... dass me grad alles dekonstruiert und niemeh öppis konstruiert. Auso dä gägesatz dä chunnt so starch u dä chunnt o i gruppedynamische prozässe chunnt dä starch zum trage... Und de muess me bi beidne... die einte muess me säge, ja auso... müesst ihr chli weniger dekonstruiere und chli meh konstruiere und die angere muess me säge müesst ihr scho mahl echli nachedänke, ob eu fragestellige würklich naturgegäbe si oder nid o echli gesellschaftsgeprägt oder. Das si nächähr eso... und das brucht zit. Das si stile, dänkstile... und die bilde sich meischtens o i dr... art vo de persone ab, wo beteiligt si » (27, F8, entretien)<sup>33</sup>.*

La plus-value des pratiques de recherche plurilingues se réalise dans le processus de recherche, lorsque la diversité des approches, des cultures scientifiques et/ou des styles de pensée amène les chercheurs à « se décadrer », « se décentrer » dans le processus même de construction des objets et savoirs scientifiques.

(43) « *L'étude des trous noirs hein : finalement on dit "trou noir", je crois que c'est la même chose en anglais, et on voit bien la représentation qu'on a socio-culturellement du trou noir; le rien, le vide, l'antimatière, tout ce qu'on veut, qui participe pour la construction d'un objet scientifique. Et finalement si aujourd'hui on est les scientifiques chinois peut-être l'idée de trou noir; dans la philosophie qui est enfin, sous-jacente ou dernière dans les représentations, serait tout à fait différente et on aurait peut-être pas du tout la même représentation de cet objet pourtant désincarné en termes... de science. Donc, je pense, c'est un enrichissement, c'est pas... une chose obligatoire, mais clairement un enrichissement qui oblige... à se décadrer un petit peu quoi, à se décentrer » (E2, entretien).*

### Langues comme outils de médiation des savoirs

Tous ces enjeux de la-des langue-s pour l'élaboration des connaissances et des pratiques de recherche apparaît aux chercheurs lorsqu'ils ne voient pas la langue uniquement comme un outil de communication servant à véhiculer des objets de savoir; mais la-les considèrent comme outil de construction, de médiation de ces objets qui les façonne (voir Gajo et al., 2013 ; Gajo, Steffen, 2014).

Ainsi, B4 parle de la langue comme « laboratoire », du « travail sur les mots », la langue comme « outil » sur lequel il faut travailler en tant que chercheur, en comparaison à la langue comme « véhicule pour s'exprimer » :

(44) « *On fait de la langue un véhicule, c'est tout, pour s'exprimer; et PAS la langue comme étant le laboratoire, n'est-ce pas [...]. Mais... voilà, ben qu'il y a une dialectique dans chaque mot, et*

<sup>33</sup> « *Un point très décisif est : combien de... réflexivité on... cultive dans une certaine discipline. Et là on a la plupart du temps ... la situation que ... en sciences naturelles ... a lieu ... quasi aucune réflexivité explicite, parce que dans certaines sciences humaines et sociales seulement ... enfin ... qu'on déconstruit tout et ne construit plus jamais rien. Donc cette contradiction joue très fortement aussi dans des processus de dynamique de groupes ... Et on doit alors pour les deux ... les uns il faut dire, oui enfin ... vous devriez déconstruire un peu moins et construire un peu plus et les autres il faut dire vous devriez bien réfléchir un peu dès fois, si vos questionnements sont vraiment inévitables ou non, aussi un peu empreints de la société non. Ce sont ensuite ... et ça nécessite du temps. ... Ce sont des styles, des styles de pensée ... et ces styles dépendent la plupart du temps aussi de la ... manière des personnes qui participent » (27, F8, Entretien, nous traduisons).*

que... il FAUT travailler là-dessus [...]. Donc... le travail sur les mots, c'est... l'outil ordinaire dans le sens noble... du terme, quoi. Et il faut avoir l'amour du mot [...]. Lutte contre la pauvreté, si vous voulez, c'est une stupidité. Parce que vous avez une double négation, vous dites rien ! [...] Et donc vous pensez que tout le monde sait ce que c'est que la richesse ! [...] Et donc il faut lutter pour la richesse, c'est autre chose parce que là on dit, mais c'est quoi la richesse ? » (159, B4, entretien).

Dans ce sens, un chercheur ou une équipe plurilingue peut se servir du plurilinguisme dans le processus de recherche comme d'un outil pour négocier, réinterpréter, « réécrire », remettre en question les objets scientifiques, porter un regard nouveau et « créer des connaissances » (120-122, C4 et B4, FG) :

(45) « Albanie, Brésil, Québec, oui... notre langue commune, c'est l'italien, plus que le français [rit]... Mais oui, de savoir voilà, il y a tel auteur, il y a telle chose, de pouvoir fouiner différemment, on a regardé par rapport à certains thèmes, on trouve presque rien sur internet en français. Tu trouves le bon mot-clé, tu le rentres en anglais, et voudrais tu as toute une bibliographie qui descend. Ça... ouvre énormément par rapport à nos domaines de recherche. Et les expériences qu'on a fait d'essayer de traduire les documents de synthèse dans d'autres langues, ou la déclaration de Fribourg repose... un certain nombre de concepts, un certain nombre de compréhensions, remet en question, est-ce que c'est vraiment ça qu'on veut dire ou est-ce que c'est plus telle chose ? Parce que je le traduirais pas de la même manière, nous oblige aussi à aller plus loin » (120, C4, FG).

« Et à ... réécrire l'original ! » (121, B4, FG).

« À réécrire l'original, en effet. On a dix versions de la déclaration de Fribourg en français, qui ont... depuis 2007, a été... reprécisé, des fois c'est des petites choses, mais qui permettent d'être plus clair... Donc pour ça, et puis l'interculturel de toute façon... je pense (xxx) c'est des situations qu'on rencontre et des parcours qu'on a fait, et des réalités, que ce soit au niveau... des structures sociales de l'organisation de la famille, de l'organisation du travail, de... comment l'institution fonctionne... sont à chaque fois... oui, un test à vrai dire sur ce qu'on est en train d'écrire, parce qu'on essaye quand même de créer... des connaissances qui vont... ou de contribuer à des connaissances qui vont pouvoir avoir une certaine validité et de les mettre à l'épreuve directement des collègues qui viennent d'ailleurs. Tout de suite on se rend compte si ça colle ou si ça colle pas, pour... un autre continent ou pour ailleurs. Donc... oui, je trouve c'est... nécessaire » (122, C4, FG).

Selon A2, le plurilinguisme permet « de mieux comprendre le champ qu'on explore et surtout de mieux en comprendre les limites et les extensions possibles » (64, C2, entretien). Il considère aussi que lorsque l'on pense la science davantage en termes de « connaissance » plutôt que de méthode scientifique, il s'agit d'intégrer une réflexion sur « la différence », « l'écart », « l'altérité » avec l'argument d'« Hippocrate [qui] disait bien toujours que pour être un bon médecin, il faut être attentif à ce qui est différent [...] du standard ». La science aurait toutefois tendance « plutôt à isoler, à travailler toujours sur le même [...] , et à ignorer l'altérité » (64, C2, entretien). L'utilisation dominante (et souvent monolingue) de l'anglais dans la recherche scientifique conforte cette tendance et « maintient et agrave au fond cette impossibilité de travailler sur la différence et l'écart » (64, C2, entretien). En revanche, le plurilinguisme nourrit cette réflexion sur « l'altérité » et « la différence » en contribuant à la diversification – non seulement des langues et des langages disciplinaires, mais aussi des cultures scientifiques et des traditions de recherche. Être confronté au plurilinguisme dans

les pratiques de recherche oblige en quelque sorte à confronter les perspectives et les approches :

(46) « On réalise l'importance au fond... de ce travail, dans le cadre du plurilinguisme pour enrichir au fond les... parce que la traduction en fait, la nécessité de traduire constamment, de travailler sur cette zone,... une sorte (d'herméneutique) hein, permet... de mieux comprendre le champ qu'on explore et surtout de mieux en comprendre les limites... et les extensions possibles hein. C'est ça... l'enjeu... et on travaille cette question-là dans le cadre... du langage de la science. [...] Et... en fait, en travaillant ceci, on a réalisé au fond... que l'importance pour pouvoir bien travailler dans le champ scientifique est de repenser la science comme connaissance et pas seulement comme méthode scientifique. Et donc d'intégrer dans la science, ce qui a tendance historiquement à l'oublier; la question de la différence... et de l'écart. Parce que c'est au fond dans l'écart, au fond... que la possibilité... de réellement connaître et d'aller vers l'autre... peut émerger; alors que la science elle-même a tendance plutôt à isoler; à travailler toujours sur le même hein, et à ignorer l'altérité de l'autre hein, de l'autre science, de l'autre... Donc, on est obligé de travailler; donc c'est une réponse très positive en fait, ça me paraît indispensable... de le faire, MAIS évidemment qu'on est à contre-courant ! Parce que le problème aujourd'hui c'est que non seulement la science domine, est dominante au plan... épistémique si on veut ou poly-épistémique... dans ce champ-là, mais... la réflexion même... théorique sur la science et la politique de la science encourage hein. Par exemple l'anglais qui... maintient... et aggrave au fond cette... impossibilité de travailler sur la différence et l'écart. Pourtant Hippocrate disait bien toujours que pour être un bon médecin, il faut être attentif à ce qui est différent hein du standard. C'est là qu'on va pouvoir accéder... au bon traitement » (64, C2, entretien).

## Conclusion

Les pratiques plurilingues dans la recherche scientifique engendrent une forme d'interdisciplinarité, en ce qu'elles offrent un moyen de mettre en relation des chercheurs issus de langues-cultures différentes, qui se réfèrent à des cultures scientifiques et des traditions de recherche souvent différentes et qui élaborent ensemble des contenus de recherche et des savoirs par des pratiques langagières en relation à des langues et/ou des langages disciplinaires divers. Une des spécificités de la recherche interdisciplinaire, par rapport à une recherche qui serait monodisciplinaire, nommée par les participants-chercheurs, est ainsi la diversification des points de vue et des approches liés aux différentes disciplines, ou même à l'intérieur des ces disciplines, ainsi que l'articulation, voire l'intégration des différentes disciplines plutôt que la simple juxtaposition, en vue de créer de nouvelles approches et de nouveaux savoirs, de saisir des phénomènes et questionnements complexes :

(47) « D'abord, la prise en compte de la complexité y pourtant des relations innovantes qu'elle établisse entre différents domaines » (D4, questionnaire).

(48) « – l'articulation entre les disciplines (pour que ce ne soit pas de la simple juxtaposition) – le pouvoir d'ouvrir de nouvelles pistes théoriques, méthodologiques et d'obtenir des résultats intéressants... » (F3, questionnaire).

(49) « La manière dont les partenaires vont intégrer leur compétence dans un nouveau cadre commun. Comment ceux-ci vont ensuite remettre en question ou élargir leur approche disciplinaire d'un problème » (C5, questionnaire).

(50) « Quel niveau d'intégration des disciplines, quel cadre théorique et concepts partagés » (B1, questionnaire).

(51) « L'utilisation des nouvelles manières de faire la recherche » (E4, questionnaire).

Pour cela, il s'agit d'adopter un regard interdisciplinaire, une « optique interdisciplinaire » dans les termes de A5, qui y voit l'avantage et la spécificité principale des recherches interdisciplinaires, qui devrait être prise en compte dans l'évaluation de ces recherches.

(52) « Pour les critères... bon, il faut qu'on voit, si c'est vraiment un projet avec une optique interdisciplinaire. Donc, on est vraiment dans une optique particulière, il faut pouvoir montrer qu'il y a un atout de mettre ensemble ces disciplines par rapport à ce qu'on aimerait savoir (xxx) aspect théorique, etc. » (109, A5, entretien).

Cela implique un changement de posture de la part des chercheurs, qui cherchent à travailler avec la pluralité et la diversification pour aborder un questionnement, à se confronter à l'altérité, à la différence pour trouver des réponses nouvelles, articuler, voir intégrer une pluralité de perspectives disciplinaires pour viser un regard plus global, ouvrir de nouvelles pistes, prendre en compte la complexité. Ce type de recherche est opposé à une « norme monodisciplinaire » ou une recherche « *mainstream* » :

(53) « le *MAINstream*, là où on invente rien, eh bien... c'est vrai qu'on a un problème ! [...] Parce qu'on surestime la valeur des résultats *mainstream* » (31, C3, entretien).

Dans ce sens, une perspective plurilingue participe à une perspective interdisciplinaire, puisque, de manière analogue, dans la recherche sur le plurilinguisme, on parle de point de vue bi-plurilingue sur le (ou la conception holistique du) bi-plurilinguisme – initialement proposé par François Grosjean (1985, voir aussi Grosjean, 2008) – et de perspective bi-plurilingue sur l'enseignement ou la recherche bi-plurilingue. Celle-ci consiste à ne plus voir le monolinguisme comme la norme et le bi-plurilinguisme comme l'exception sous la forme idéale d'un bilinguisme parfait et qui juxtapose deux compétences égales et équilibrées. Elle envisage autrement le locuteur bi-plurilingue en s'intéressant notamment à sa compétence plurilingue et pluriculturelle qui comporte un répertoire pluriel et plurilingue formant un tout intégré (Castellotti, Moore, 2011) – par opposition à une vision cloisonnée des langues –, ainsi qu'aux spécificités de ses pratiques plurilingues, comme les alternances de codes et le parler bi-plurilingue (Lüdi, Py, 2003). Dans une telle perspective, on considère également les enjeux des pratiques langagières plus ou moins bi-plurilingues dans le processus d'élaboration des savoirs (Gajo *et al.*, 2013 ; Berthoud *et al.*, 2011 ; Coste, 2003a, 2003b). La langue n'est pas considérée comme simple outil de communication véhiculant de manière la plus transparente possible des objets de savoir, les chercheurs s'en servent bien plus comme un outil de médiation pour élaborer, (re)formuler, développer, négocier, problématiser des savoirs scientifiques (Gajo *et al.*, 2013 ; Gajo, Steffen, 2014 ; Steffen, 2013).

Ce changement de posture « *d'une perspective mono à une perspective pluri* » consiste en une vision globalisante, un regard sur la pluralité, une perspective d'intégration et non cloisonnante des savoirs et leur élaboration, tout comme des perspectives et approches issues d'horizons linguistiques et disciplinaires divers.

## Références

- Andreski S., 1974, *Social Sciences as Sorcery*, Londres, Penguin.
- Beacco J.-C., Moirand S., 1995, *Les Enjeux des discours spécialisés*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Berthoud A.-C., Gajo L., 2005a, « Bricolages métalinguistiques pour construire des savoirs non linguistiques », pp. 89-106, in : Chiss J.-L., Beacco J.-C., Cicurel F., Véronique D., éds, *Les Cultures éducatives et linguistiques dans l'enseignement des langues*, Paris, Presses universitaires de France.
- 2005b, « Traitement des arguments et de leur mise en texte dans le processus de rédaction conversationnelle : continuité entre objets linguistiques et non linguistiques », pp. 201-225, in : Bouchard R., Mondada L., éds, *Les processus de la rédaction collaborative*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Berthoud A.-C., Gradoux X., Steffen G., éds, 2011, « Plurilinguismes et construction des savoirs », *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage*, 30.
- Berthoud A.-C., Grin F., Lüdi G., éds, 2013, *Exploring the Dynamics of Multilingualism. The DYLAN Project*, Amsterdam, J. Benjamins.
- Bertrand O., Schaffner I., éds, 2008, *Le Français de spécialité : enjeux culturels et linguistiques*, Palaiseau, Éd. de l'École Polytechnique.
- Castellotti V., Moore D., 2011, « La compétence plurilingue et pluriculturelle. Genèse et évolutions d'une notion-concept », pp. 241-252, in : Blanchet P., Chardenet P., éds. *Guide pour la recherche en didactique des langues et cultures. Approches contextualisées*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- Coste D., 2003a, « Pluralité des disciplines et des langues dans la construction/transmission des connaissances », *Quaderni pubblicati dall'Ufficio scolastico regionale per il Piemonte*, pp. 9-23.
- 2003b, *Construire des savoirs en plusieurs langues. Les enjeux disciplinaires de l'enseignement bilingue*, Paris, Association pour le développement de l'enseignement bi/plurilingue. Accès : [http://www.adeb.asso.fr/archives/problematique/dnl/Coste\\_Santiago\\_oct03.pdf](http://www.adeb.asso.fr/archives/problematique/dnl/Coste_Santiago_oct03.pdf). Consulté le 21/05/15.
- Darbella F., 2012, « Introduction générale », pp. 9-24, in : Darbella F., éd., *La Circulation des savoirs. Interdisciplinarité, concepts nomades, analogies, métaphores*, Bern, P. Lang.
- Darbella F., Paulsen T., 2011, *Au miroir des disciplines. Réflexions sur les pratiques d'enseignement et de recherche inter- et transdisciplinaires/Im Spiegel der Disziplinen. Gedanken über inter- und transdisziplinäre Forschungs- und Lehrpraktiken*, Bern, P. Lang.
- Darbella F., Sedooka A., Paulsen T., Steffen G., 2014, « Analyzing Interdisciplinary Research From Theory to Practice Case Studies in the Swiss University Context », *Working Paper I. Étude de cas multiples, dispositif méthodologique et méthodes mixtes*, Sion, Institut universitaire Kurt Bösch.
- Defays J.-M., Englebert A., éds., 2009, *Principes et typologie des discours universitaires*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Gajo L., Grobet A., Serra C., Steffen G., Müller G., Berthoud A.-C., 2013, « Plurilingualisms and Knowledge Construction in Higher Education », pp. 287-308, in : Berthoud

- A.-C., Grin F., Lüdi G., eds, *Exploring the Dynamics of Multilingualism : The DYLAN project*, Amsterdam, J. Benjamins.
- Gajo L., Pamula-Behrens M., coords, 2013, « Français et plurilinguisme dans la science », *Synergies Monde. Revue du Gerflint*, 8.
- Gajo L., Serra C., 2000, « Acquisition des langues et des disciplines dans l'enseignement bilingue : l'exemple des mathématiques », *Études de linguistique appliquée*, 120, pp. 497-508.
- Gajo L., Steffen G., 2014, « Science et plurilinguisme : savoirs et perspectives en tension », pp. 107-124, in : Berthoud A.-C., Burger M., dir., *Représenter le rôle des pratiques langagières dans la constitution des espaces sociaux contemporains*, Bruxelles, De Boeck.
- Grosjean F., 1985, « The Bilingual as a Competent but Specific Speaker-Hearer », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 6, pp. 467-477.
- 2008, *Studying Bilinguals*, Oxford, Oxford University Press.
- Klein J. T., 1996, *Crossing Boundaries/Knowledge, Disciplinarieties, and Interdisciplinarieties*, Charlottesville, University of Virginia Press.
- Lüdi G., Py B., 2003, *Être bilingue*, Berne, P. Lang, 203.
- Moirand S., Abdelmadjid A. B., Beacco J.-C., Collinot A., éds., 1995, *Parcours linguistiques de discours spécialisés*, Berne, P. Lang.
- Petit M., 2010, « Le discours spécialisé et le spécialisé du discours : repères pour l'analyse du discours en anglais de spécialité », *E-reA*, 8.1. Accès : <https://erev.revues.org/1400>. Consulté le 21/05/15.
- Roelcke T., 2005, *Fachsprachen*, Berlin, E. Schmidt.
- Serra C., 2011, « Représentations sociales du plurilinguisme et des enseignements plurilingues à l'université, dans les politiques linguistiques et les discours des enseignants », *European Journal of Language Policy*, 2, vol. 3, pp. 215-236.
- Steffen G., 2013, *Les disciplines dans l'enseignement bilingue. Apprentissage intégré des savoirs disciplinaires et linguistiques*. Avec une postface de Laurent Gajo, Berne, P. Lang.
- Vollmer H., 2009, *Langue(s) des autres disciplines*, Strasbourg, Conseil de l'Europe.

## > NOTES DE LECTURE

### Communication, culture, esthétique

- 356 Benoît BLANCHARD, *Art contemporain, le paradoxe de la photographie* (Claudia Moisei)
- 357 Nelly BLANCHARD, Mannaig THOMAS, dirs, *Des littératures périphériques* (Pierre Fandio)
- 362 François-Emmanuël BOUCHER, Sylvain DAVID, Maxime PRÉVOST, dirs, *Mythologies du superhéros. Histoire, physiologie, géographie, intermédialités* (David Peyron)
- 364 Manuel CASTELLS, *Communication et pouvoir* (Alain van Cuyck)
- 367 Gabrielle CHAMARA, Pierre-Jean DUFIEF, dirs, *Le Réalisme et ses paradoxes (1850-1900). Mélanges offerts à Jean-Louis Cabanès* (Christophe Ippolito)
- 369 Patricia CHAMPY-REMOUSSENARD, coord., *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques* (Ali Khardouche)
- 370 Monique DAGNAUD, *Génération Y. Les jeunes et les réseaux sociaux, de la dérision à la subversion* (Gilles Boenisch)
- 372 André GAUDREAU, Martin LEFEBVRE, dirs, *Techniques et technologies du cinéma. Modalités, usages et pratiques des dispositifs cinématographiques à travers l'histoire* (Aurélio Savini)
- 374 Thierry GIRAUD, *Le Désir-temps. Essai sur le temps suspendu* (Marcienne Martin)
- 375 Sandra HURET, *Des étoiles dans la tête. Approche psychologique de la créativité chez les artistes et les scientifiques* (Pierre Morelli)
- 377 Anne JOURDAN, *Du cœur à l'ouvrage. Les artisans d'art en France* (Tiphaine Marie)
- 378 Stéphanie KUNERT, *Publicité, Genre et Stéréotypes* (Stéphane Héas)
- 380 Josepha LAROCHE, *La Grande Guerre au cinéma. Un pacifisme sans illusions* (Aurélio Savini)
- 381 Alexandre MIKHALEVITCH, *Balzac & Bianchon* (Katherine Rondou)
- 382 Récits marquisiens. Récits traditionnels des îles Marquises, coord. et prés. par Jean-Marie Privat (Jean-Luc Picard)
- 384 Daniel VANDER GUCHT, *L'Expérience politique de l'art. Retour sur la définition de l'art engagé* (Hélène Crombet)

### Histoire, sociétés

- 386 Marie-Hélène BACQUÉ, Carole BIWENER, *L'Empowerment, une pratique émancipatrice ?* (Gilles Boenisch)

- 387 Annette BECKER, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)* (Dominique Ranaivoson)
- 388 Amzat BOUKARI-YABARA, *Africa unite! Une histoire du panafricanisme* (Kouamé Adou)
- 390 Olivier DARD, Étienne DESCHAMPS, Geneviève DUCHENNE, dirs, *Raymond De Becker (1912-1969). Itinéraires et facettes d'un intellectuel réprouvé* (Pierre Halen)
- 394 Béatrice FLEURY, *La Guerre d'Algérie, ici et là-bas. Histoires d'anonymes* (Farid Ikken)
- 396 Béatrice FLEURY, Jacques WALTER, dirs, *Carrières de témoins de conflits contemporains (2). Les témoins consacrés, les témoins oubliés* (Yeny Serrano)
- 399 Jacques FOLLOROU, *Démocraties sous contrôle. La victoire posthume d'Oussama Ben Laden* (Mohamed Sakho Jimbira)
- 400 Cécile FRANK, Philippe HAMMAN, *Quelle mise en œuvre de la directive européenne contre les discriminations raciales ? Une comparaison France, Espagne, Royaume-Uni* (Ahmed Berkas)
- 402 Sophie GUÉRARD DE LATOUR, dir., *Le Multiculturalisme a-t-il un avenir ?* (Cécile Martin)
- 404 Richard MÉMÉTEAU, *Pop culture. Réflexions sur les industries du rêve et l'invention des identités* (Matthieu Rémy)
- 406 Hans-Jörg RHEINBERGER, *Introduction à la philosophie des sciences* (Philippe Stamenkovic)

### **Langue, discours**

- 408 Johannes ANGERMULLER, *Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers* (Massinissa Nait Sidena)
- 409 Chantal CLAUDEL, Patricia von MÜNCHOW, Michele PORDEUS RIBEIRO, Frédéric PUGNIÈRE-SAAVEDRA, Geneviève TRÉGUER-FELTEN, éds, *Cultures, discours, langues. Nouveaux abordages* (Marina Krylyschin)
- 412 Stefan GOLTZBERG, Chaïm Perelman, *L'argumentation juridique* (Julien Mumpwena Nsulung)
- 415 Béatrice FRACCHIOLLA, éd., *Les Origines du langage et des langues* (Marcienne Martin)
- 417 Danielle LONDEI, Sophie MOIRAND, Sandrine REBOUL-TOURE, Licia Reggiani, éds, *Dire l'événement. Langage, mémoire, société* (Ammar Azouzi)
- 420 Fanny MARTIN, *Pratiques langagières et basket-ball professionnel en France* (Julien Longhi)
- 420 Anne-Sophie MOREL, *Chateaubriand et la violence de l'histoire dans les Mémoires d'outre-tombe* (Katherine Rondou)
- 422 Malika TEMMAR, Johannes ANGERMULLER, Frédéric LEBARON, dirs, *Les discours sur l'économie* (Antoine Machut)
- 423 Bertrand VÉRINE, dir., *Dire le non-visuel. Approches pluridisciplinaires des discours sur les perceptions autres que la vue* (Julien Péquignot)

## Médias, journalisme

- 426 William J. BERNSTEIN, *Masters of the Word. How Media Shaped History from the Alphabet to the Internet* (Michael Palmer)
- 428 Jean-Marie CHARON, Jacqueline PAPET, dir., *Le journalisme en questions. Réponses internationales* (Jean-Sébastien Barbeau)
- 429 Vincent GOULET, Christoph VATTER, dir., *Champs médiatiques et frontières dans la «Grande Région» SaarLorLux et en Europe/ Mediale Felder und Grenzen in der Großregion SaarLorLux und in Europa* (Jean-Michel Rampon)
- 432 Sébastien FONTENELLE, *Éditocrates sous perfusion. Les aides publiques à la presse, trente ans de gabegie* (Loïc Ballarini)
- 433 Vincent MILLIOT, *Les Cris de Paris ou le peuple travesti. Les représentations des petits métiers parisiens (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècle)* (Michael Palmer)
- 435 Jeremy TUNSTALL, *BBC and Television Genres in Jeopardy* (Michael Palmer)

## Technologies

- 436 Eleftheria THANOULI, *Wag the Dog : A Study on Film and Reality in the Digital Age* (Rayan Haykal)
- 438 Estrella ROJAS, dir., *Réseaux socionumériques et médiations humaines. Le social est-il soluble dans le web ?* (Samuel Nowakowski)